

COLLECTION
PSY POUR TOUS
QUESTIONS ACTUELLES

Peur de manquer

L'angoisse du manque

Nicole Fabre

• EDITIONS IN PRESS •

Peur de manquer L'angoisse du manque

Nicole Fabre



Éditions in Press

127, rue Jeanne d'Arc – 75013 Paris

Tél. : 0970771148

E-mail : inline75@aol.com

www.inpress.fr

PEUR DE MANQUER.

ISBN 978-2-84835-618-1

© 2016 ÉDITIONS IN PRESS

Conception couverture : Elise Ducamp Collin

Mise en pages : Laurent Ducamp

Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur, ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (Loi du 11 mars 1957, alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

**Collection « Psy pour tous »,
dirigée par Gérard Bonnet**

Gérard Bonnet est psychanalyste (APF), co-créateur du Collège des Hautes Études Psychanalytiques. Il a été enseignant de psychopathologie à l'Université Paris VII, secrétaire de rédaction de la revue *Psychanalyse à l'université*. Il est l'auteur de nombreux ouvrages de psychanalyse. Après avoir travaillé toute sa carrière en hôpital et en secteurs psychiatriques, il dirige actuellement l'École de Propédeutique à la Connaissance de l'Inconscient (EPCI), où il dispense un enseignement de psychanalyse destiné à un large public.

Dans la même collection

La vengeance, l'inconscient à l'œuvre, Gérard Bonnet

L'angoisse, l'accueillir, la transformer, Gérard Bonnet

Le désir, l'objet qui nous fait vivre, Paul-Laurent Assoun, Gérard Bonnet,

Denise Bouchet-Kervella, Marjolaine Hatzfeld, Monique Schneider

Le narcissisme, de l'amour de soi à l'amour de l'autre, Gérard Bonnet

Peur de manquer, l'angoisse du manque, Nicole Fabre

Du même auteur

- Le Triangle brisé*, Payot, 1973 (trad. en italien, 2015).
Avant l'Œdipe (la cure de Bertrand), Masson, 1979.
Le Signe de la baleine, Cerf, 1981 (nouvelle édition, Cerf, 2009).
Les jeunes, le rêve et l'analyse (avec C. Fiatte), Fleurus, 1985.
Deux imaginaires pour une cure (la cure de Monique), Bayard, 1992 (trad. en italien, 2013).
Ces enfants qui nous provoquent, Fleurus, 1997 (trad. en italien).
Sont-ils heureux loin de nous ? Fleurus, 1998 (trad. en italien).
Le Travail de l'imaginaire en psychothérapie de l'enfant, Dunod, 1998 (trad. en italien).
La vérité sort de la bouche des enfants, Albin Michel, 1998 (trad. en italien).
Blessures d'enfance, Albin Michel, 1999 (trad. en italien).
Au miroir des rêves, Desclée de Brouwer, 2001 (trad. en italien).
J'aime pas me séparer, Albin Michel, 2002 (trad. en italien et en coréen).
L'inconscient de Descartes, Bayard, 2003.
Ce que nos enfants essaient de nous dire, Fleurus, 2004.
Bégayer, des cailloux plein la bouche, Fleurus, 2004.
La Solitude, ses peines et ses richesses, Albin Michel, 2004 (trad. en italien).
Le dieu de l'enfant, Albin Michel, 2005 (trad. en italien).
Les paradoxes du pardon, Albin Michel, 2007.
Aux origines du rêve, L'esprit du Temps, 2007.
La psychothérapie de l'enfant, L'esprit du Temps, 2007.
Il est mort celui que j'aime, L'esprit du Temps, 2007.
Et comment va la famille ? (avec M. Natanson), de Boeck Université, 2008.
Vous avez dit morale ? Desclée de Brouwer, 2008.

Voyage en désespérance, Cerf, 2011.
Le Temps cet inconnu, éd. Jésuites, 2012.

Participation aux livres de Robert Desoille

Marie Clotilde, une psychothérapie par le rêve éveillé dirigé, Payot, 1971.
Le rêve éveillé dirigé. Ces étranges chemins en l'imaginaire, Érès, 2000
(trad. en italien).

Sommaire

Couverture

Titre

Copyright

Collection « Psy pour tous », dirigée par Gérard Bonnet

Dans la même collection

Du même auteur

Chapitre 1 - L'engloutisseur englouti

Chapitre 2 - Le manque premier

Chapitre 3 - L'ours, la sucette et la tablette

Chapitre 4 - Au cas où... et pour si un jour...

Chapitre 5 - Temps passé temps perdu

Chapitre 6 - Courir le long du gouffre

Chapitre 7 - Le vertige des idéaux perdus

Chapitre 8 - L'horreur du vide

Chapitre 9 - L'impensable du vide et l'acte de création

Chapitre 10 - L'autre rive et l'autre versant

Bibliographie

Suivi d'un extrait de l'ouvrage

Chapitre 1 - C'est depuis qu'on a déménagé

Chez le même éditeur

Chapitre 1

L'engloutisseur englouti

Je suis entrée dans un de ces temples de la consommation si fréquentés mais que je n'aime guère. Sitôt franchi le seuil je plonge dans une musique largement diffusée. Je plonge et elle me happe. La musique est par moments couverte – ou entrecoupée – par la voix rapide et persuasive d'une femme qui signale les bonnes affaires du moment. Un autre jour, je me souviens, c'était la voix envoûtante style « hôtesse de l'air » qui m'avait bercée.

En venant ici, j'avais quelques idées d'achats nécessaires. Je les perds progressivement en découvrant tout ce dont je n'ai pas besoin mais qui après tout pourra m'être utile et qui va s'empiler dans mon chariot.

Ce montage sonore et visuel a pour effet de ralentir mon pas, de me faire flâner, de me conduire à céder à l'inutile offert dans un « après tout, ça pourrait bien m'être utile », ou encore « je n'y avais pas pensé mais ok ! Hop, dans le panier ! » Entrée pour le peu de choses dont j'avais besoin, je m'aperçois que je suis en train de céder aux sirènes de la tentation. Le bain sonore n'est plus seulement un bain. Il me pénètre de toutes parts, il m'emplit pendant que j'emplis mon chariot, découvrant tous les manques éventuels à combler, que ce soit dans la maison ou dans mon frigidaire. Pas une once de vide bientôt ne demeurera ni dans ma tête ni dans mes paniers. Je ne manquerai de rien ! J'ai cédé à cela : se laisser emplir et s'emplir pour échapper au manque. À la peur de manquer.

Je sors repue, partagée entre le malaise que me procure cet amas d'objets, de sons et de paroles qui m'ont envahie et la satisfaction d'avoir

paré à toute éventualité. Une bribe de phrase m'habite et se répète : « peur de manquer », qui entre en lutte avec une sensation d'écœurement, un besoin de silence et de vide.

Annie Ernaux conclue son étude sur ses visites au superhyper-marché par quelques mots qui entrent en écho avec ma réflexion et l'enrichissent d'un point de vue sociétal.

« Au fil des mois, j'ai mesuré de plus en plus la force du contrôle que la grande distribution exerce dans ses espaces de façon réelle et imaginaire – en suscitant les désirs aux moments qu'elle détermine –, sa violence, recelée aussi bien dans la profusion colorée des yaourts que dans les rayons gris du super-discount. Son rôle dans l'accommodation des individus à la faiblesse des revenus, dans le maintien de la résignation sociale. Qu'ils soient déposés en petit tas ou en montagne chancelante sur le tapis de caisse, les produits achetés sont presque toujours parmi les moins chers. Souvent, j'ai été accablée par un sentiment d'impuissance et d'injustice en sortant de l'hypermarché. Pour autant, je n'ai cessé de ressentir l'attractivité de ce lieu et de la vie collective, subtile, spécifique, qui s'y découle. »¹

J'ai donc cédé comme tous mes contemporains à cela qui nous vient du fond des temps : la peur de manquer et le désir de combler tout manque, de le prévenir ; l'angoisse du vide ; vide toujours possible de la pensée, de la conscience, de la relation illusoirement annulée par cet emplissage, ce gavage anonyme de mon espace physique et psychique, jusqu'à plus faim, jusqu'à plus soif, jusqu'au sentiment du trop ! Doublé de la réassurance face au sentiment de vide que procure la plongée « dans ce lieu et dans la vie collective », et l'illusion qui s'en engendre.

On me dira que tout le monde ne réagit pas comme moi ; tous les clients qui se pressent dans ce magasin (je devrais dire « cette grande surface » !) y viennent pour répondre facilement à une nécessité pratique. Rien de plus (comme moi lorsque j'y suis entrée tout à l'heure). Ils sont heureux du temps gagné, de la dépense moindre, etc. C'est indéniable. Mais s'il ne

s'agit que de cela, pourquoi cette organisation savamment orchestrée dans tant de lieux analogues ? Et comment, son succès ?

Pour notre plaisir, certes ! Mais cet argument ne tient que si nous reconnaissons sous ce plaisir l'attente qu'il comblera. Attente, c'est-à-dire désir. Angoisse de ce qui manque et que nous désirons obscurément combler. Hors de ces satisfactions ce sera le vide, la conscience du vide, qui toujours nous guette.

En réalité, c'est bien cela qui crée mon malaise. J'ai éprouvé et reconnu dans cette abondance comblante un travail du manque et du désir, une utilisation mercantile de la blessure dont nous sommes tous porteurs, l'angoisse du manque, de la perte, qui nous habite dès notre naissance. L'angoisse du vide.

N'est-ce pas cette double angoisse en effet que je retrouve chez mes patients et qui engendre chez eux tantôt une désespérance et un état de deuil paralysant, tantôt une quête illusoire de comblement du vide laissé, créé, par le manque et la séparation ? Par la découverte refusée d'une impensable solitude. Tant que cet impensable ne sera pas reconnu et accepté la blessure saignera, nous vidant de nous-mêmes. Les pansements n'y feront rien. La béance s'approfondit sous les caches illusives. Nous sommes malades, malades de la « maladie mortelle », pour emprunter sa belle formule à Kierkegaard.

Me vient en mémoire cette jeune femme qui avait traversé avant que je ne la connaisse des troubles alimentaires graves, tantôt boulimie, tantôt anorexie. Écoeurement après les accès boulimiques. Boulimie et désir de s'emplir après les phases de privation et de vide. Elle s'en était sortie, selon son expression mais comprenait qu'elle n'avait pas touché « le fond du problème », qu'elle demeurait en danger sans savoir quel était le danger. Elle notait ses boulimies vestimentaires, les achats compulsifs dans lesquels elle trouvait un apaisement momentané d'une angoisse dont elle n'avait pas conscience et dont elle souffrait sans la nommer. Son besoin de bruit, de

musique permanente : « je m’emplis de tout ». Finalement elle en vint à se dire qu’elle ne supportait aucune séparation, aucun moment de solitude, aucun vide dans les relations : « je parle tout le temps pour être sûre que quelqu’un parle. Mon mari n’en peut plus, dit qu’il a besoin de silence, et moi ça me rend folle ». Elle approchait le sens de ses troubles, sa peur du vide, l’angoisse intolérable de toute séparation, donc du manque : « ça me tient depuis toujours... ça me tue ! »

C’est ce « depuis toujours peur de manquer et angoisse du vide » actifs dans l’actualité de nos vies, peut-être exacerbés par le changement accéléré de nos sociétés, que je me propose de cerner. Pour en faire apparaître la réalité souvent masquée. Le sens. Pour mettre en évidence combien les masques sont nocifs. Combien la conscience du manque est révélatrice d’une force dynamique, celle du désir. Mais combien la puissance de l’angoisse du manque, la peur de manquer, risque d’entraver et d’étouffer la source même du désir. André Comte-Sponville dans son *Dictionnaire philosophique* (PUF) traite du sens métaphorique du mot « vide » :

«[...] ce qui est vain ou creux. Les “désirs vides”, chez Épicure, sont ceux qui ne sont ni naturels ni nécessaires. Par exemple, les désirs de gloire, de pouvoir ou de luxe : ils sont par nature illimités, donc sans objets susceptibles de les remplir ou de les satisfaire. L’insensé n’en a jamais assez. Il court après ce qu’il croit lui manquer, donc après le vide en lui qu’il ne cesse de creuser. Occupe-toi plutôt de ton ventre, plus facile à remplir. »

Chapitre 2

Le manque premier

Dans les années 1970, Frédéric Le Boyer et Bernard This ont largement milité « pour une naissance sans violence »¹. Ils faisaient apparaître combien, à la violence que subissent le nouveau-né et sa mère dans l'acte de séparation qu'ils avaient à vivre ou venaient de vivre, l'entourage ajoutait de difficultés : maniement brutal du bébé, lumière intense dans la salle d'accouchement, bruit, précipitation, etc. Afin que le manque initial, celui du corps chaud, du liquide protecteur et de l'obscurité ne fassent pas trop souffrir le bébé, Le Boyer inventa la chambre peu éclairée, l'accouchement dans l'eau et le bébé sitôt déposé sur le ventre de la jeune accouchée. Ainsi pour l'un et l'autre « le traumatisme de la naissance »² serait moins violent.

Mais si naturel et si entouré que soit l'acte de naître, il n'en demeure pas moins que dans cet acte réside un traumatisme fondamental, celui d'être à jamais séparé du corps de la mère, manque premier fondateur de ceux qui suivront.

Une jeune femme fait un rêve-éveillé en séance au cours de l'analyse qu'elle a entreprise en raison d'accès dépressifs qui la paralysent lourdement³ : « Je me retrouve dans quelque chose comme un aquarium. Je sais pas comment j'y suis arrivée mais j'y suis. C'est bleu-vert. C'est doux, c'est tiède, pas de bruit... y'a des poissons qui passent ; c'est doux... je suis... je crois que je suis un poisson... je bouge... c'est comme une danse... mais y'a quelque chose... y'a quelqu'un [sa voix s'étrangle] qui va

vider l'aquarium... non c'est pas possible... c'est pas possible... on se colle contre le trou... c'est pas possible... bon... ça s'est calmé... on continue à bouger tout doucement... [elle pleure] mais j'ai peur, tout à l'heure ça va recommencer, j'ai peur ! » Elle associera rapidement ce qu'elle a vécu dans le rêve-éveillé avec une image intra-utérine, et avec l'angoisse qu'elle a éprouvée à la naissance de sa fille : « Je tenais mon ventre vide. Je me disais que j'avais eu hâte d'accoucher les dernières semaines parce que c'était trop lourd, j'étais trop grosse. Mais en même temps quand j'étais confortable dans mon lit je caressais mon ventre plein... je me sentais si bien... ça m'a manqué après... j'avais envie vite de recommencer à faire un bébé... j'adore être enceinte ! Ça me réconforte. » Elle dira un peu plus tard qu'enceinte elle se sent pleine et forte. C'est après la naissance que survient ou plutôt que revient la dépression, et ce sentiment de manque permanent qui la pousse à manger du chocolat, des choses sucrées... « Comme un bébé ».

Comme si son état de femme enceinte permettait un état fusionnel où elle ne se distingue plus vraiment du bébé qu'elle porte, à la fois mère du bébé en elle et bébé protégé dans un ventre, son enceinte.

Une autre jeune femme raconte une matinée difficile, une parmi tant d'autres, semblables ! « J'aurais dû partir au bureau... j'ai pas eu le courage... je me suis dit que j'étais trop fatiguée. Je me suis remise sous ma couette, bien au chaud... avec un paquet de chocolat pour si jamais... mais non, besoin de rien... j'en aurais presque sucé mon pouce ! »

Et ce jeune homme : « Non, je ne suis pas sorti pendant plusieurs jours. Enfermé dans ma chambre pleine de bouquins, en tas, sur les étagères... j'ai peint mon plafond en noir c'est magnifique. Rideaux tirés. Et je fume sur mon matelas posé par terre... dans les coussins... y'a une fumée épaisse dans la chambre. Ça fait comme un... cocon. Je suis bien... Une ou deux cannettes de bière... du chocolat... ça a bien duré... presque trois jours. Dormi un peu... après je suis sorti. La rue c'était bizarre ! Enfin, me

voilà... » Ce jeune homme était venu me voir pour une psychothérapie, poussé par sa famille et sans conviction. Si peu convaincu que je l'ai vu deux fois seulement. Il préférerait son cocon !... J'espère qu'un jour est venu où il a supporté d'accomplir le chemin nécessaire pour entrer dans la vie.

Tous ces exemples peuvent être entendus comme un besoin irréprensible de retour à la chaleur du sein maternel. Une nostalgie qui participe de la nostalgie fondamentale de tout être humain. Nostalgie qui se traduit, interprète Otto Rank, dans la façon dont sont ensevelis les morts dans plusieurs civilisations primitives : en position fœtale dans un contenant comme une jarre figurant un utérus. Comme si la mort était consolante puisqu'elle promet un retour au sein maternel. Pour une nouvelle naissance, peut-être ? Alors recommencerait une nouvelle expérience de manque et de séparation. Mais précédée du précieux retour à la vie intra-utérine.

Toutefois, selon Otto Rank, le risque de nostalgie, de désir de régression, et de plongée dans une mort où l'on se retrouverait dans la chaleur et la protection du sein maternel est évité grâce à l'angoisse majeure liée au vécu de manque ; angoisse salvatrice qui nous pousse en avant, éveillant l'instinct de vie. Le nouveau-né, malgré le traumatisme qu'il vient de vivre, se précipite vers la vie, tête goulûment. Il n'est que de voir les petits veaux, les jeunes lionceaux et les chatons à peine nés, ramper vers les mamelles et les tétons de la mère qui les a mis bas.

« Le névrosé, dit O. Rank, ne diffère de l'homme civilisé normal que par le fait qu'il s'est attardé un peu en arrière, à la phase du traumatisme de la naissance ». À l'état de manque insupportable, comme ces patients que je viens d'évoquer. Et il poursuit : « tout ce qu'on peut demander au traitement c'est de lui faire franchir cette phase, de l'élever au niveau de l'humanité majeure qui, sans beaucoup de rapports est encore elle-même dans l'enfance ». Dans un état de manque non accepté, non résolu ? Surtout si toute une organisation sociale vise à l'y maintenir pour en user !

Peut-être cependant pourrions-nous voir, dans une certaine façon de dépasser l'angoisse du premier manque fondamental en le comblant de ce qui jamais ne comblera, comme une erreur de la fonction de résilience si largement décrite par Boris Cyrulnik. Avoir tout le temps envie de s'emplir, d'emplir son ventre, ses emplois du temps, son nez et ses oreilles serait comme un dévoiement de l'instinct de vie, une erreur du processus de résilience. Au lieu de reconnaître le manque premier, de le vivre et de le dépasser, lui donner des réponses illusoires. C'est mal répondre, si bien qu'il demeure blessure toujours ouverte.

Du reste les toutes premières études de Cyrulnik⁴ étaient proches de celles d'un des pionniers de l'étude du bébé et de ses comportements : Bowlby⁵, qui montre combien le petit singe mais aussi le petit d'homme lorsqu'on le sépare de sa mère, manifeste de la colère et de la révolte... sauf dit-il « ceux qui à la suite d'expériences et de séparations fréquentes et prolongées sont arrivés à un état de détachement permanent ». Ce sont les enfants qui, enfermés dans leur « forteresse vide » pour reprendre la magnifique formule de Bettelheim⁶, semblent hors de toute révolte, de toute souffrance. Comme si pour eux la conscience du manque avait été abolie jusqu'à l'abolition de leur propre conscience d'être.

Le manque vécu, et reconnu, porterait donc en lui-même avec son poids de douleur un appel à la vie ; serait à l'aube d'une activité, d'une quête, sans cesse à réévaluer pour ne pas se satisfaire de manière brute. Résilience et sublimation ont à mes yeux une parenté certaine, nous aurons l'occasion d'y revenir.

Chapitre 3

L'ours, la sucette et la tablette

C'est dans ce temps du manque premier et de la façon dont il a été vécu, accompagné ou pas, que peuvent s'originer les peurs de manquer ultérieures. Ou du moins une peur de manquer si intense chez certains qu'elle ne peut s'interpréter que nourrie de l'angoisse archaïque enfouie dans nos inconscients. En effet, notre société de l'éphémère engendrant « l'encore, encore » et « le toujours plus » qui à son tour engendre l'éphémère ne suffit pas pour rendre compte de cette angoisse du manque et du vide. Même s'il est évident qu'elle en favorise l'éveil¹.

On parle beaucoup de ces adolescents qui ne savent pas demeurer dans le silence pour une activité unique et qui, en revanche, peuvent ou semblent pouvoir travailler tout en recevant et envoyant des « textos » pendant que se déploient autour d'eux les images ou les musiques de leur « ordi », radio ou autre... Je dis : « Tes parents, qu'est-ce qu'ils en pensent ?... Ils doivent avoir du mal à comprendre ça... » Et Tanguy de rétorquer : « oh ben si ! Enfin, non... mon père il est pareil ! » Melissa, elle, se plaint : « Moi ça me fait tout le temps des histoires. » Avec prudence je tente une avancée : « C'est tout de même difficile de travailler avec tout ça à la fois. On ne peut pas faire vraiment attention à son travail ». Tanguy réfléchit : « Pour les exercices je dis pas... Là il faut se concentrer. Pour les leçons, pas du tout. On peut lire, retenir et tout le reste en même temps... oui... sauf pour l'écrit... là, c'est un peu vrai. » Melissa acquiesce. Et je demeure perplexe. D'autant plus perplexe que j'imagine ce père, dont certains diraient peut-

être qu'il est un *adulescent*, selon une formule vieille de quelques années², zappant sur l'un de ses écrans (télé, ordinateur, tablette) tout en se livrant lui aussi à l'activité des textos... A-t-il le temps de lire, de parler avec sa femme ou ses enfants ?... Peut-être ce père est-il tel que certaines épouses décrivent leur mari : « on est là, à table ou sur le canapé. On parle un peu. Mais il ne quitte pas son portable, tout le temps en train d'envoyer des SMS ou d'en lire ou de regarder n'importe quoi en rigolant. Ou de continuer un jeu. Tout ça pendant qu'on est soi-disant ensemble ! »

Et je me dis qu'il faut vraiment avoir bien peur de l'ennui ou des silences – ou des discussions – pour avoir toujours en main un de ces objets merveilleux et maléfiques. Dans les mains ? Dans le cœur aussi ? Dans la tête ?

Mais peut-être ce comportement vient-il de plus loin. Peut-être l'objet d'aujourd'hui n'est-il que la manifestation actuelle dans la société actuelle de l'éducation donnée hier.

Les premiers éducateurs, ceux qui ont éduqué dans l'opulence et l'adoration de l'enfant-roi les enfants devenus adultes aujourd'hui, et les enfants de ces anciens enfants, n'ont-ils pas préparé, ne sont-ils pas en train de préparer cette impossibilité de se fixer, cette attention légère et multiple, légère parce que multiple ?

On suspend au-dessus du berceau trois, quatre colifichets pour susciter l'attention du bébé, l'éveiller précocement à la vie, le distraire, comme s'il était nécessaire de combler l'enfant de stimulations et d'objets vite achetés, vite donnés, cassés ou oubliés, remplacés. Pour que ce petit enfant prenne de l'avance et soit le plus intelligent, le plus débrouillard ? Ou encore pour que l'adulte vaque en toute bonne conscience à ses occupations dans la pièce voisine ?

Je vois ce bébé dans son berceau ou par terre, sur une couverture. Il joue avec ses mains, ses doigts de pied. Il les découvre. Il les suce. Il tète sa langue. Il gazouille. Il invente le plaisir de sucer son pouce ou deux doigts

soigneusement choisis ! Il s'intéresse à la lumière qui se déplace. En un mot, il s'apprend lui-même et il apprend le monde. Tout cela, à proximité d'une mère ou d'un père, d'une grand-mère ou d'une nourrice qui se contentent et le contentent d'un « être là » sans stimulation constante. Un être là par le regard, par une chanson, une caresse, une parole de temps en temps. En grandissant c'est le même enfant qui aura capacité d'être seul³, qui saura jouer sans demander d'aide, tranquillement.

« Je me souviens, dit un jeune homme. Quand j'étais même je pouvais jouer des heures avec tous mes trucs pendant que ma mère faisait ses trucs à elle à côté. Elle repassait, elle faisait ses comptes, elle chantait... Je savais qu'elle était là. On faisait nos trucs et après on faisait aussi des trucs ensemble. » Il ne précisera pas quels étaient ses trucs à lui ni quels étaient les trucs ensemble. Mais j'imagine les petites autos ou les Lego tout seul ; et ensemble ?... Peut-être la même chose, ou un jeu, ou la cuisine, ou les courses, ou une promenade, Ou un dessin ou un câlin. Ou tout cela à la fois. Ou selon...

Dans l'avancée des séances, il en viendra à parler de ce socle solide de la présence qu'il a retrouvée ici avec moi, et qui lui fait revivre ce qu'il a connu jadis, dans le calme, l'écoute et le silence tout à la fois.

Aujourd'hui les nombreux objets périssables dont nous sommes tentés de gaver nos enfants sont très vite remplacés par un objet unique. Mais quel objet ! La tablette ou le smartphone. Objet unique et pourtant multiple grâce auquel on ne manque de rien. On n'est jamais confronté à la soif ni au vide... ou du moins en a-t-on l'illusion !

Une grand-mère dont l'âge des petits-enfants s'étage entre un peu plus de vingt ans et un peu moins de deux ans raconte : « Quand mes premiers petits-enfants avaient dix-douze ans, et qu'on passait un dimanche ou des vacances en famille, après le déjeuner ou jouait tous ensemble à des tas de jeux de société. C'était plus gai. Maintenant, sitôt terminé le dessert et

quelquefois avant, les gamins se précipitent sur leurs tablettes, chacun dans son coin. Ils rient tout seuls. Je le leur ai dit. C'est navrant. »

Oui, on ne manque de rien avec sa tablette et tout ce qu'elle permet, que l'on soit enfant ou adulte, jeune ou vieux. De rien.

De rien ? Si ce n'est peut-être de la relation proche aux choses que l'on touche, au corps, le sien propre, celui de l'autre. Si on peut câliner une poupée ou une peluche, pas de câlin avec l'ours ou l'enfant de la tablette. Si on peut chatouiller, embrasser ou frapper un frère, un copain, une amie, un parent, rien de tel avec la tablette ou le jeu vidéo. Peut-être risque-t-on même d'en oublier son propre corps. Les émotions viennent de représentations formées par cet objet magique qui, comme dans la formule que je viens d'évoquer, casse la relation au groupe, permet d'éviter l'affrontement à l'autre mais aussi à la solitude qui laisse sa place au manque et au désir de le résoudre.

« Ah ! Ça m'a fait un effet quand dans le jeu le partenaire de mon personnage m'a demandé de me déshabiller ! Ce n'était pas ma personne, c'était mon personnage ! Mais quand même !... Un tel effet que je me suis dit : attention ! Où vas-tu les chercher les émotions que tu n'as pas dans la vie ?... Je me suis dit : c'est grave... Le lendemain, j'ai sauté sur mon téléphone et j'ai invité des amis. »

Ces considérations peuvent sembler « passéistes ». Relèveraient-elles du « c'était mieux avant » si bien écrit par J.B. Pontalis⁴ qui se garde en même temps de ce que cette formule peut évoquer de nostalgie du passé ou de critique amère du présent⁵. Il s'agirait plutôt, à la faveur d'un « c'était mieux avant » d'une mise en garde du mauvais usage que nous risquons de faire des inventions nouvelles, des découvertes, des créations dont regorge notre société. « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme ! » a-t-on donné comme sujet de philosophie pendant bien des années aux futurs bacheliers prenant appui sur la célèbre formule de Rabelais. C'est encore de

cela qu'il s'agit si nous usons sans réflexions de ces objets à valeur double-face.

Une question m'habite pendant que j'écris ces lignes. Lorsque l'adulte comble le tout-petit d'objets distrayants, qui a peur de manquer ? L'adulte, probablement. Ne serait-ce pas sa propre peur de manquer qu'il projette sur son enfant en imaginant le combler par tous ces objets censés le distraire, l'enrichir ou lui tenir compagnie ? J'observe un jour cette maman inconnue qui non loin de moi organise l'installation de son petit enfant dans sa poussette : une sucette dans la bouche, littéralement enfournée, et son « objet transitionnel »⁶ désigné, le « doudou » mou, doux, auquel sont accrochés d'autres petits objets, vivement placés dans les mains de l'enfant – j'ai pensé « flanqué dans ses mains... ! » Peut-être a-t-elle conscience, cette maman, que, occupée par mille autres choses elle va manquer à son enfant... peut-être donne-t-elle ces objets pour figurer l'attention ou la présence qu'elle ne donnera pas. Peut-être, étant elle-même dans le manque, offre-t-elle à l'enfant les compensations dont elle aurait besoin. Ou peut-être, prise dans « l'encore plus » ambiant exécute-t-elle les injonctions de la société⁷ où elle vit. Peut-être une diffusion tous azimuts de grands concepts psychanalytiques en vue de l'éducation des parents l'ont-ils formatée de manière erronée : comme si c'était à la mère de choisir le fameux objet transitionnel qui la remplacera lorsqu'elle s'éloignera de son enfant ! Avec une deuxième erreur due à la même peur de manquer ou de laisser manquer : non seulement on ne laisse pas à l'enfant le soin de créer son objet transitionnel (création qu'exige le vécu de manque et le désir de l'objet qui comblera symboliquement ce manque) mais encore on donne d'office à l'enfant cet objet dont effectivement on ne le laissera plus se passer, dont il ne saura plus se passer.

Ne pas imposer arbitrairement l'objet auquel on donnerait mission de permettre une sécurité symbolique à l'enfant. Lui laisser le temps d'éprouver le manque et d'inventer sa solution. Je repense avec

attendrissement à cette petite fille qui ramassait tous les foulards de sa mère et les cachait dans son lit pour s'endormir ou se calmer dans la douceur et l'odeur de maman. Tel était son doudou à elle, par elle créé... Vint le jour où elle n'en eut plus besoin. Elle avait intériorisé l'image maternelle. Plus tard elle découvrait et conservait l'image paternelle symbolisée par les « petites autos », son jouet préféré. En elle, les sources de sa sécurité qui nourrissaient sa capacité d'être seule et atténuaient probablement la conscience du manque.

Mais je pense aussi à cette mère qui décida un jour que son fils était déjà grand et devait se passer du doudou qu'elle fit disparaître d'autorité... Elle n'avait non plus pas laissé à son enfant le temps d'oublier tout seul son précieux lapin de peluche. N'avait pas respecté le rythme du petit garçon. Et lui, il n'avait pas eu le moyen d'inventer peu à peu la séparation. L'intrusion était aussi inoubliable et blessante que le fut pour un jeune garçon la mise à la poubelle par son père du vieil ours à qui manquait un œil et dont le bras déchiré se vidait de sa substance. Vieil ours blessé qu'un jour le petit garçon aurait probablement enveloppé, rangé avec les restes de son enfance ou même jeté peut-être, mais il l'aurait fait lui-même. La mise à la poubelle par son père devint le symbole d'un non respect du lien que la présence de l'ours symbolisait. Cet acte devait laisser une trace profonde, évoquée bien des années plus tard en analyse avec rancune et tristesse. L'ours manquant disait pour lui le manque d'amour.

Chapitre 4

Au cas où... et pour si un jour...

De quoi avait-elle peur de manquer cette demoiselle qui accumulait tant et tant de choses si diverses dans son minuscule appartement où progressivement, quand tous les placards ont été pleins, on vit s'accumuler sur son lit, sur la table, sur les chaises, tant de piles de linge, de livres, de papiers, de journaux, qu'elle ne pouvait plus nous recevoir chez elle alors qu'elle aurait été si heureuse de le faire – et que seule une table de restaurant lui permettait de partager son repas avec nous ?

De quoi a-t-il peur de manquer ce vieux monsieur qui ramasse au bout de sa canne, dans la rue, les bouts de ficelle, les vieux bouchons pour les ranger chez lui dans des bocaux qu'il n'ouvre jamais ?

De quoi a-t-elle peur de manquer cette jeune femme qui conserve toutes les coupures de journaux qu'avant elle son père a entassés dans une pièce de l'appartement et qui maintenant avec méthode continue à conserver tous les journaux qu'elle déclare en même temps ne jamais relire et d'innombrables carnets et cahiers vierges alignés à côté de tous les cahiers qu'elle a remplis de ses journaux intimes et de ses poèmes ?

De quoi a-t-il peur de manquer ce jeune garçon qui achète tant et tant de livres d'occasion, ou même en ramasse dans les poubelles, tant et tant d'affiches de publicité pour des films qu'il n'a généralement pas vus et ne verra pas – tout cela accumulé dans sa chambre jusqu'à y interdire l'accès à la fenêtre ?

Et d'ailleurs pourquoi pensé-je à une peur de manquer dans tous ces cas ? S'agit-il bien de cela ? ou suis-je en train de tout confondre ?

Oui et non. Ce qui s'exprime, c'est chez le jeune garçon la peur que se perde cette pensée, cet art, ces souvenirs : « et si ça va à la poubelle, si on le jette, plus personne ne s'en souviendra, on ne pourra plus jamais les retrouver ». Il a conscience qu'il s'est donné une tâche impossible. Sa chambre ne pourra jamais tout contenir. Ni sa mémoire, « mais quand même ». C'est une lutte contre la perte, la disparition, la mort, l'anéantissement plus que contre la peur de manquer proprement dite, à ceci près que la mort c'est le manque de tout : « Ça va disparaître. Jamais plus ça ne reviendra. J'en suis malade quand j'y pense. »

La jeune femme aux coupures de journaux ne parle pas d'une peur de manquer en ce qui concerne tous ces articles anciens et récents qui occupent une pièce entière. Mais de la même crainte de voir disparaître ce qui a été intéressant pour son père, pour elle... « Et si un jour j'ai envie de le relire ? Il faut le garder. » Donc, que cela, ce bien précieux ne meure pas tout à fait, soit conservé, disponible au désir... Elle réfléchit et hoche la tête : « C'est vrai que ça sera difficile de le retrouver... mais je sais que je peux quand même au cas où... » Quant aux cahiers vierges : « Ah oui ! Il faut toujours en avoir d'avance, que je sois sûre d'en avoir toujours un sous la main, je fais des provisions... on ne sait jamais... »

Le vieux monsieur, lui, a cette même crainte de voir se gaspiller ces ficelles et ces bouchons, objets essentiels pour fermer un contenant, pour que rien ne s'échappe du sac ou de la bouteille... Il dit, lui aussi, qu'il faut « toujours prévoir parce qu'on ne sait jamais » et ne pas maltraiter ces objets indispensables... « Non mais c'est vrai ! Je t'assure, ça me viendra bien un de ces jours... et puis quoi... ! »

Quant à la vieille demoiselle, elle justifie son accumulation et le chaos de sa maison par une formule : « Quand on a manqué de tout comme ici pendant la guerre on sait qu'il faut tout garder pour si jamais... » or, il est

bien évident que les journaux entassés ne correspondent pas à cette prudence : « Si si, on ne sait jamais ! Tu sais le papier pendant la guerre, ça servait à tout, et ça manquait d'ailleurs... Non non je garde tout pour si un jour... » Quand on lui fait remarquer que ces monceaux de choses l'empêchent de vivre normalement (par exemple nous recevoir, recevoir des amis), elle dit que : « oui mais je peux vous voir ailleurs et quand je suis à la maison, comment te dire, ça me fait compagnie... » Elle dira un moment plus tard qu'elle a horreur des pièces vides. Ça l'angoisse. Je me demande si elle n'a jamais vécu dans des pièces vides... et je n'ose pas l'interroger.

De quel vide réel ou symbolisé par la pièce vide s'agit-il ? De quel événement réel ou imaginaire, un jour fantasmé, est née en elle cette horreur des pièces vides ? Je n'en saurai pas plus. Mais ce que je sais, à travers ces quatre exemples, c'est qu'un comportement d'accumulation, de récupération, peut s'originer dans une peur de manquer liée à une expérience concrète de manque à un moment de la vie. « Pendant la guerre ». Bien sûr certains se souviennent encore du manque de tout. Le petit livre de Marcel Achard écrit en 1941 mais publié beaucoup plus tard parce qu'interdit par la censure allemande, *La queue*¹, donne une idée de ce manque à Paris pendant ces années-là. Et puis il y a tous ceux dont l'enfance s'est déroulée dans le manque et les privations et dont certains demeurent marqués ; cependant que d'autres qui ont également vécu dans la précarité ne sont pas pour autant dans la peur de manquer. Peut-être parce que du moins ils n'ont jamais manqué d'amour. Le livre étonnant de *La Petite Fille sur la balançoire*² en porterait témoignage. La jeune femme qu'est devenue cette ancienne petite fille ballottée dans la folie, la pauvreté et la précarité de sa mère de naissance, maman Jeanne, parle avec passion de cette enfance où jamais ne lui a manqué l'amour : celui, fou, de maman Jeanne et celui de papa et maman qui accueillent et aiment tous ces blessés de la vie, ces rejetés, ces abandonnés. De l'amour de ceux-là aussi elle n'a jamais douté. Ni de l'amour et de la chaleur partagés avec toute cette

famille d'accueillants et d'accueillis. Comme témoin, la dédicace de son livre :

À mes mamans !

À celle qui m'a donné la vie, qui m'a allaitée avec tendresse et qui m'a confiée.

À celle qui m'a recueillie, qui m'a nourrie et qui m'a relevée.

Merci pour votre amour qui m'a sauvée.

À l'inverse, les enfants de ceux qui ont connu le manque, la faim, le froid, la privation, sont parfois à leur tour habités par la peur de manquer suite à la conscience de l'horreur du manque et des difficultés vécues par leurs parents ou leurs grands-parents et dont ceux-ci ont à peine parlé. Comme si, pour compléter les non-dits, ils les jouaient. Comme si, pour résoudre l'énigme de la souffrance ancienne de leurs parents, souffrance tue, masquée, ils avaient besoin de la vivre, masquée elle aussi sous les oripeaux de la peur de manquer et des comportements qu'elle entraîne.

Le beau livre d'Helena Janeczek (fille de polonais déportés à Auschwitz) en porte témoignage :

*Moi, depuis un bon moment déjà, il y a une chose que j'aimerais savoir. J'aimerais savoir s'il est possible de transmettre des connaissances et des expériences non avec le lait maternel, mais bien avant, à travers le placenta ou je ne sais comment, parce que le lait de ma mère, je ne l'ai pas bu, mais j'ai, en revanche, une faim atavique, une faim de mort de faim qu'elle, ma mère, n'a plus. Je parle uniquement de cela, de cette faim particulière et clairement névrotique qui se déchaîne en moi à certaines occasions, devant un morceau de pain, n'importe quel genre de pain, bon, mauvais, frais, caoutchouteux ou rassis. Je suis même capable de mordre dans des quignons de pain sec, je ne les jette jamais, je ramasse les miettes sur la nappe pour les manger.*³

Cependant, si nous admettons que le langage symbolique a pour fonction de répondre à un besoin ou à un désir par un objet qui de façon détournée représente l'objet manquant, généralement tout autre, à nouveau s'ouvre la question : de quel manque peut-il encore s'agir sous l'image d'un risque de manque déclaré logique, possible, alors même qu'il s'agit d'une simple éventualité ? À quel manque réel faut-il se préparer à faire face lorsque les objets semblent répondre à une attente sans jamais y parvenir ?

Manque du père et désir de faire comme s'il était encore là, et même poursuivre son œuvre de conservation c'est-à-dire le garder vivant au milieu des coupures de journaux ?

Désir de laisser une trace, d'être sûre de laisser une trace à travers les poèmes et les journaux intimes conservés, classés... et qui se continueront longtemps dans la mesure où l'approvisionnement en cahiers est assuré ?

Risque d'être définitivement « séparé » si les symboles eux-mêmes d'une présence ainsi demeurée, rassurante, viennent à nous manquer, eux aussi.

On ne sait jamais... on ne sait jamais si les choses, si les gens qu'on aime, si la vie, viennent à nous manquer...

Traîne à travers tout cela, sous-jacente ou clairement énoncée une angoisse de mort : la mort, la disparition, la néantisation de toute chose mais aussi, bien sûr, ma propre mort. Lutte contre la mort pour répondre au désir de vivre, de durer, d'échapper au vide et au néant qui sont manque de tout. Dans le même temps, la crainte de l'avenir se lit dans tous les commentaires des personnes que j'ai citées, qui manifestent qu'ils ne font pas confiance à l'avenir, et tentent de parer à ces menaces.

Chapitre 5

Temps passé temps perdu

J'ai déjà longuement parlé de cette séparation initiale que tous nous avons vécue plus ou moins facilement, plus ou moins douloureusement, parfois dramatiquement.

Mais la vie qui avance et grandit se charge de nous offrir maintes et maintes occasions de séparation, que nous abordons marqués de ce que furent pour nous nos premiers jours. Mais aussi dans l'originalité qui caractérise chacune de ces séparations.

On cite souvent cette formule de Freud qui affirme qu'à six ans tout est joué. Comme s'il avait considéré que rien de neuf n'arrivera plus dans nos vies, ce qui n'est évidemment pas la réalité ni sa pensée. Il n'est que de s'attacher à son étude des névroses de guerre, névroses traumatiques survenues du fait d'un événement violent, imprévu et qui font basculer les vies de personnes déjà adultes. Ce qu'il faut plutôt entendre c'est que, à six ans, des éléments importants se sont mis en place dans la personnalité de l'enfant, qui coloreront tous les événements à venir, y compris la réaction au trauma. Boris Cyrulnik¹ qui a su vulgariser la notion de résilience serait également mal compris si on ne prenait pas garde à ce qu'il a développé dans plusieurs de ses écrits : la résilience, c'est-à-dire la capacité que nous avons d'accueillir, de digérer, de transformer les traumatismes (dont celui du manque et des séparations violentes). Pour lui nous savons que la qualité de cette capacité de résilience est définie par la qualité d'amour vécu très jeune. Sous le signe de la perte – dès lors souvent du manque de ce qui a été

perdu – se déroulent les étapes de la vie où ce que l'on gagne ou conquiert est marqué d'un deuil, d'un abandon, d'une séparation.

Pour avancer il faut quitter. Mais quitter c'est se séparer, c'est – du moins en apparence – perdre. Car il est rare que ce mouvement vers l'avant se fasse en emportant toutes choses avec soi. Je me souviens des questions qu'à six ans je me posais car ma famille quittait le lieu lointain où s'était déroulée ma petite enfance : où cacher mon chat que j'aimais pour le prendre avec moi sur le bateau qui nous ramènerait vers « la mère Patrie », comme disaient les coloniaux de ce temps-là ? Bien sûr, je n'ai pas pu emmener mon chat ! J'ai dû le quitter. Mais je ne l'ai pas oublié et je garde de ce qu'il fut pour moi une affection particulière pour les chats. Pourrais-je emporter mon beau gros livre de *La reine des neiges* que j'aimais tant – mon premier vrai-livre-à-moi ? Oui, on le mettrait dans une malle... Les années ont passé et j'ai encore ce beau livre ! Et ma poupée bien aimée aux boucles sombres ? Oui, elle serait avec moi dans la cabine. Mais d'autres déménagements m'ont séparée de la poupée. Et les petites amies ? Oui, on se reverrait... Mais on ne s'est jamais revues. Je n'ai jamais revu non plus la grande maison blanche. Je ne suis jamais retournée au pays de mon enfance... Mais j'ai gagné d'autres horizons, d'autres amis, d'autres expériences, d'autres lieux de vie. J'ai grandi ! J'ai comme on dit « pris de l'âge ». J'ai vieilli. Je continue à perdre et à quitter ou à être quittée. Je continue à découvrir et à changer. À prendre et à apprendre. J'avance. J'avance en âge et en expérience. Le terme de cette avancée viendra. Pour une autre avancée ? Ou pour seulement signer le terme et rien d'autre ?

Rien d'autre, rien de plus ? Le vide ? L'absence et le néant ? Revoici la peur de manquer. Manque de ce que j'aime, de ceux que j'aime, de la vie, tout simplement. Même si je ne suis pas là pour le savoir ! Par avance voici que je manque de ce qui me manquera un jour. Je manque de cela même dont, dans le même instant, je peux jouir. J'ai peur et je suis triste !

Tristesse de manquer aujourd'hui, de manquer un jour de tout ce qui s'est enfui. De tout ce que l'on a « laissé derrière soi ». L'enfance, et l'insouciance : l'insouciance quand l'enfance a été heureuse et entourée, mais aussi l'enfance même lorsqu'elle a été blessée – l'enfance qui aurait pu, aurait dû être heureuse, l'enfance parce que c'est l'enfance malgré tout ! Et l'adolescence aussi parce que malgré tout. Malgré ses errements, ses égarements, ses erreurs, ses déceptions. L'adolescence avec ses découvertes ses passions, ses questionnements, comme c'est triste de la savoir derrière soi...

Ils sont nombreux les récits de vie, les autofictions, les romans qui mettent en scène les souvenirs d'une enfance évanouie mais conservée, disparue mais ressuscitée et pourtant perdue, d'une adolescence colorée par les drames de l'amour et des séparations avec la nostalgie de ce qui fut ou qui aurait pu être et que l'on a perdu.

On peut penser au romantisme du *Grand Meaulnes*² mais aussi à tant de romans de Mauriac ou de Suzanne Prou, au livre étrange, *Les Vagues*, de Virginia Woolf³. Parmi les contemporains j'évoquerai Patrick Modiano, Dominique Fabre, Annie Ernaux. Ces auteurs développent une nostalgie qui n'est pas la peur de manquer – mais qui dit le sentiment de manque et de deuil liés à cette perte qui concerne le temps qui passe. Deuil et perte qui, dans la société d'aujourd'hui prendraient facilement la figure du manque avec, pour réaction, la course après l'adolescence en fuite, dès lors la course après des comportements adolescents voire enfantins et cela bien tard dans la vie ! Course illusoire qui ne rendra pas cela justement qui nous manque et qui est passé à tout jamais.

Peur aussi « d'avoir manqué » l'essentiel. Je pense à ce vieil homme qui me parle de sa grande tristesse. « Je crois que j'ai manqué l'amour de ma vie. Ça, je ne m'en console pas. Je n'ai pas dû voir *la* femme, celle que j'ai toujours attendue alors que peut-être je suis passé à côté d'elle. Je ne m'en

console pas. Elle m'a toujours manqué. Peut-être elle était là et je ne l'ai pas vue. Je ne m'en console pas. »

Peur « d'avoir manqué » le sens de la vie, la connaissance des choses et du monde. Cet autre homme âgé s'interroge : « J'ai toujours eu envie de comprendre... je crois que je n'ai pas compris. Je suis passé à côté de l'essentiel... Est-ce que j'aurai le temps de me rattraper ?... Si j'étais sûr de voir enfin la vérité quand je mourrai ! Alors là, quel rendez-vous... mais je ne suis pas sûr... alors c'est trop tard, j'ai tout raté... »

Il envisage de « mettre les bouchées double ». Mais « ce n'est pas possible. L'horizon s'éloigne toujours. On ne rattrape pas le temps perdu... Tout de même, je suis venu vous voir pour rattraper quelque chose... on y arrivera bien ? » oui, on arrivera non pas à rattraper ce qui a manqué ou a été manqué mais à accepter les manques, les échecs, à sauver le désir ; et toujours la marche en avant. Peut-être à dépasser la peur « d'avoir manqué », de manquer encore... dès lors en gagnant autre chose. La paix, une espérance ?

Proust, ce chantre du temps perdu, manqué. Tourmenté par la conscience de tout ce qu'au long du temps nous perdons et qui nous manque. De cette angoisse, de cette quête, et de cette recherche, il fait œuvre. *La recherche* se conclut par le magnifique dernier tome, *Le Temps retrouvé* où tout ce temps que l'on croyait perdu se retrouve et prend sens. Où la dynamique qui a animé les livres précédents explose enfin dans la certitude du sens, la conscience de l'œuvre. Point de perte, point de manque, point de vide, point de néant puisqu'enfin le présent révèle le passé, un passé jamais mort, à tout jamais conservé, et que l'œuvre magnifie.

Chapitre 6

Courir le long du gouffre

Un glissement s'est opéré depuis le début de ma réflexion.

Partie de l'évocation de tous ces lieux et activités où ne demeurent aucun blanc, aucun vide, où individus et groupes sociaux sont gavés de paroles, de bruit, de jeux, de musique et de rythmes, j'en suis venue à un autre mode de remplissage : de l'espace cette fois avec tous les objets conservés pour qu'ils ne se perdent pas, ne meurent pas, ne me manquent pas, eux non plus. Dans les deux cas un rempart est élevé contre le risque de manquer, contre le manque toujours latent, contre la conscience du manque, de l'absence et du vide absolus, comme de la mort.

Dans nos sociétés riches en possibles un autre rempart s'élève face à la même angoisse, un rempart au double visage, symptôme lui aussi masqué de la peur de manquer et de l'angoisse du vide : travail trépidant et loisir non moins trépidant.

A-t-il le temps de penser le manque, l'absence, la mort, celui qui dans l'excitation et la précipitation passe d'une activité laborieuse passionnée au voyage dépayasant d'où il reviendra pour se jeter à nouveau dans le travail, en ménageant probablement une place pour des activités sportives indispensables. Aucun vide, jamais de silence et surtout pas de place pour un temps de réflexion solitaire.

Monsieur C. a décidé sur le conseil d'un proche, d'entreprendre « quelque chose en psy » parce qu'il sent bien que « quelque chose ne va pas dans sa vie ». Mais il ne sait pas quoi. Peut-être de l'angoisse ? Mais

pourquoi puisque tout va bien pour lui, qu'il s'agisse de son couple (« ma femme est merveilleuse »), de ses enfants (« sympas, actifs, ça marche »), de son travail certes exigeant et « hyper » mais qui lui assure des revenus confortables donc des loisirs « extra ». Extra c'est-à-dire hyper-loin, hyper-dépaysants, hyper-actifs. Il dit que peut-être il fait trop de choses et que son mal-être passager est dû à cela, à de la fatigue. Je dis : « Vous êtes trop-hyper ? » Cette idée le fait rire. Il demande tout de suite si ce sera long pour aller mieux. Il aimerait que je lui garantisse qu'en trois, à la rigueur cinq séances, il sera sur pieds. Je dis que s'il est seulement « trop-hyper », il lui suffit de réduire cette hyper activité, on se sera vu une fois, le reste lui appartient à lui seul. Mais s'il a envie de s'interroger plus profondément sur le sens de son « trop-hyper », alors je ne garantis en rien le temps qu'il nous faudra ! Il est décontenancé, me quitte en disant qu'il a pris et va prendre de bonnes résolutions et peut-être faire du yoga ou du chi-gong pour se détendre. Je pense : « une chose de plus ! », mais peut-être apprendra-t-il ainsi à être moins hyper... Je le revois quelques mois plus tard. Il sent que ce n'est pas un problème d'emploi du temps et d'activités. Il mesure que son « hyper-tout cache quelque chose, ou révèle quelque chose de caché ». Il ne me demande pas de m'engager pour trois ou cinq séances après lesquelles tout serait résolu. Nous nous mettons en route... et abordons la question de son appétit excessif d'activités. S'agit-il tout simplement de son amour de la vie ? Serait-ce un moyen d'éviter les questions, les problèmes, les souvenirs, les frustrations ? Lentement et douloureusement il retrouve le petit garçon qu'il a été, peu sûr de lui, son père manquant, l'angoisse d'un retour qui jamais n'eut lieu, la solitude, le travail acharné... et la peur.

Certes, la situation de Monsieur C. tel qu'il s'est présenté la première fois n'est possible que dans une tranche de la population dans nos sociétés occidentales. Le travail absorbant, passionnant, excessif et fortement rémunérateur (d'où les loisirs de luxe conçus selon ce modèle) ne sont pas le fait de tous. Mais je ne suis pas sûre que ce tableau ne concerne pas aussi,

dans leurs aspirations du moins, tant d'autres qui ne peuvent vivre ainsi faute d'un salaire suffisant. Notre société, comme elle favorise les centres commerciaux où nous nous saoulons d'objets, de paroles, de musique, de bruit, favorise l'activisme que j'évoque, et le désir de tous les ailleurs.

Me revient en mémoire ce jeune couple entrant dans une boutique organisatrice de voyages proches ou lointains et leur question : « où est-ce qu'on peut aller avec 850 euros pour deux ? » Le désir n'était pas de visiter une ville précise ou de découvrir un paysage que seuls jusqu'ici les magazines ou des livres leur auraient révélés. Le seul désir exprimé était de partir quelque part, ailleurs – parce que c'est bien de se dépayser, parce que nous sommes dans un monde où il faut se déplacer, se distraire (de quoi ?), profiter quand on peut parce que peut-être un jour on ne pourra plus. On vieillira, on aura peut-être des enfants – les 850 euros risquent de manquer et aussi le temps, la liberté, la jeunesse...

Si je reviens à Monsieur C. et à ce qu'au cours des mois suivants il exprime, il apparaît que ce dont il souffre, d'autres dont le travail et le salaire sont différents, peuvent en souffrir également. C'est bien le manque d'amour et de sécurité d'autrefois qui sont en cause. Et la peur du manque de sécurité affective, la peur du vide de la maison ou de la vie, une peur à cacher, à ignorer. Un manque recouvert ici par le désir et l'hyper-tout – qui ailleurs sera recouvert par l'hyperactivité, l'hyper-bruit... à moins que l'on ne sombre ou que l'on se saoule de congés, jeux vidéo...

J'ai évoqué plus haut « la petite fille sur la balançoire » qui, malgré la douleur et le désordre de son enfance, a été sauvée par l'amour reçu et donné dans ce temps difficile. Mais il convient maintenant d'ajouter que pendant dix ans, emportée par la réussite professionnelle qui est venue vers elle, elle s'est saoulée de voyages, de travail, de succès... dix années pendant lesquelles elle a semblé oublier ceux qui l'avaient aimée... jusqu'au moment où brutalement tout s'est brisé en elle. C'est alors qu'a pu

ressurgir la richesse de cet amour indéfectible et qu'elle a reconstruit sa vie, toute autre, avec une quête et une volonté d'authenticité.

Monsieur C. a bien fait de s'interroger, de mettre au clair le sens de son mal-être avant que quelque chose en lui ne se brise, avant d'atteindre l'âge de la retraite où il aurait eu bien du mal à être « hyper-tout » et se serait probablement écroulé.

Madame G., elle, a accueilli avec soulagement ce temps où elle serait délivrée de ses activités exigeantes qui pourtant l'intéressaient... Mais après avoir pendant quelques mois joui de sa liberté, un goût de cendre lui est venu. Cendres de son identité jusqu'ici définie par son métier. « Je ne peux plus dire ce que je fais quand on me demande comment je vis et ce que je fais, ou quand on me présente. Je ne suis plus rien. » Pendant longtemps elle s'était aussi définie par son état de mère de deux enfants. Elle est toujours mère de deux enfants. Mais ils ont quitté la maison, vivent leur vie. Alors Madame G. se demande ce qu'elle va faire d'elle-même. Peur de manquer d'activité, de centre d'intérêt, de définition sociale. Va-t-elle dire : « J'étais ceci, cela... » ou ne rien dire ? Va-t-elle s'accorder plus de temps de plaisir, de voyages, de loisirs ? Remplir ses après-midi en sortant avec des amis ? Avoir des activités bénévoles ? Elle se dit qu'« il faut faire des choses, voir des gens... autrement on pense, on pense toujours et on sait pas où ça vous mène... » Cela risque en effet de mener vers les grandes interrogations de l'humanité, le sens de la vie – le sens de *ma* vie, ce que j'en ai fait – le bon et le moins bon – les échecs les frustrations – « et comme le monde change !... Pas confiance... Peur de l'avenir... l'avenir, c'est pas clair... où est-ce qu'on va... Qu'est ce qui m'attend ? Qu'est ce qui nous attend ? J'ai perdu de l'énergie. Au bout c'est la vieillesse, la solitude... Ça c'est sûr... » Madame G. se retient au bord du gouffre. Les activités culturelles, sociales, bénévoles qu'elle prévoit sont sûrement justes et bonnes. À condition qu'elles ne demeurent pas rempart ou paravent, la

séparant de ce qui est au cœur de notre humanité, le manque et la finitude – dont parlent les psychanalystes lorsqu'ils traitent du concept de castration.

Les « seniors » (l'état déclaré de senior est de plus en plus précoce) et surtout « les seniors-seniors », les « retraités » ou encore les « inactifs » (!), sont objet de l'attention de beaucoup d'organismes. On leur propose des rencontres, des sorties, des voyages, des activités sportives en leur annonçant qu'ils sont toujours beaux, jeunes, curieux et vigoureux. À eux la vitalité et la vie, et le temps libre dont ils ne manquent pas ! Ainsi les éloigne-t-on et s'éloignent-ils de toute pensée sur leur finitude, le manque vers lequel ils vont et qui leur fait peur, l'angoisse du vide que produirait une vie vidée de ce qui jusqu'ici l'avait emplie.

L'intérêt porté aujourd'hui par cette même tranche de population au yoga, à la méditation (quel qu'en soit l'apparemment) résonne comme un signe et comme un appel. Comme une mise en garde de certains hommes, de certains groupes sociaux pour que nous ne devenions pas les esclaves aveuglés de nos propres créations outils et conquêtes.

Nous ignorons les conséquences des choix que nous avons faits dans une société en pleine évolution du fait même de ces choix. C'est la fin d'un monde que jusqu'ici nous avons connu et habité. Ce monde que je connaissais se dissout, fond sous mes pas. Je ne peux plus compter sur ce qui balisait ma vie... Les repères me manquent. Peur de manquer, oui ! De manquer de structure, de cadre, de guide. Les idéaux ont été mis à mal. Les valeurs sont incertaines. Les mots sont vides. Pire que la peur de manquer, c'est l'horreur du vide qui se creuse devant moi. Une fois de plus les prédictions de fin du monde ont fait florès. Une fois de plus ce symptôme de fin du monde est le rejeton d'une situation d'obscurité, de repliement.

Ma conviction est que c'est en acceptant de regarder ce vide, cette absence, cette ténèbre, que nous trouverons notre force.

Notre qualité d'humanité est à la mesure de nos yeux ouverts. La peur et le déni nous déconstruisent. Faire face au manque de tout et au manque de

sens, à la peur de ce manque, résister à l'horreur du vide quand nous parvenons à le penser, est à mes yeux le seul chemin pour accomplir notre humanisation.

C'est le chemin que tracent de manière différente divers auteurs contemporains. Maurice Bellet :

« *J'annonce un long travail d'enfantement, portant sur des temps et des temps, hors de toute maîtrise et de tout programme. Et le point d'appui n'est plus ici, ou en annexe, mais en avant, dans la profondeur de l'inconnu.* »¹

Quant à Jean-Claude Guillebaud, il conclue son livre *Le Goût de l'avenir*² avec une réflexion sur l'espérance en réponse à son questionnement :

« Qu'est-ce qui n'a pas marché ? » Il a lui aussi affirmé la nécessité de se confronter à la rupture, au vide pour que naisse une espérance ; « en dernière analyse les mots d'attente, de désir, d'inquiétude, d'espérance, et surtout de volonté définissent tous la même chose : notre humanité. »

Dix ans plus tard, il publiera *Je n'ai plus peur*³, victoire sur l'angoisse, le vide et la désespérance.

Chapitre 7

Le vertige des idéaux perdus

Gaston Bachelard, le chantre de l'imaginaire, a consacré des lignes magnifiques au thème du vertige dans son livre *L'air et les songes*¹. Il vient de parler de la symbolique du mouvement dans l'espace imaginaire, notamment de ce que représente le mouvement ascensionnel – réel ou imaginé. Il développera plus tard la symbolique de la chute et celle de l'homme debout, de l'élévation de l'âme, de la prise de distance et consacra quelques belles pages aux travaux et à la méthode de R. Desoille (ch. IV) qui dirige les rêves de ses patients en état d'éveil mais de grande détente de telle sorte qu'ils s'imaginent s'élever dans l'espace le plus haut possible².

Ce faisant, ils vivent symboliquement à la fois leur prise de distance avec ce qui les amène en psychothérapie et leur recherche pour se débarrasser des scories de l'en-bas et purifier leur cœur.

Quand je propose à un patient de vivre cette expérience du rêve-éveillé en séance, je ne dirige pas son mouvement dans l'espace imaginaire mais au cours de ses déplacements imaginaires il est fréquent que le patient descende dans des ravins ou dans des caves, dans des grottes profondes. Fréquent aussi qu'il gravisse une montagne, s'élève dans une tour, s'envole sur le dos d'un oiseau comme Nils Holgersson survolant les paysages nordiques. Généralement il y éprouve légèreté, enthousiasme, apaisement. Mais il arrive aussi qu'il soit pris d'un vertige. Bachelard écrit que « l'imagination de la chute » (car c'est bien cela, le vertige) est « comme

une sorte de maladie de la montée, comme la nostalgie inexpiable de la hauteur », qu'elle est un « devenir foudroyant », « sans espérance de jamais pouvoir remonter » des « abîmes sans lumière au-delà de toute profondeur connue »³. Il me semble reconnaître dans ces moments de vertige l'expression de ce que vit celui qui perd ses repères, le sens de sa vie, les idéaux auxquels il s'était attaché jusqu'ici.

« Je m'accroche au cou de mon oiseau, je suis sûr qu'il ne va pas me laisser tomber mais si le vent me décroche... j'ai vraiment très peur... et même là, il n'y a pas de vent, je le tiens, j'ai les mains accrochées à son cou, dans les plumes mais... si je regarde j'ai un vertige épouvantable... je regarde en-dessous, à côté, ça va toujours aussi mal. Si je ferme les yeux c'est pire... j'ai envie de vomir... je m'accroche à son cou. Je ne regarde plus que son cou, ses plumes blanches, roses, mauves... elles sont belles... il ne faut pas que je regarde ailleurs, il ne faut pas que je ferme les yeux... »

Au sortir de ce rêve-éveillé, ce patient reste un long moment étendu dans le fauteuil. Il dit : « Je n'ose pas me mettre debout... j'ai vraiment le vertige. » Je le laisse se reposer. Quand il revient la semaine suivante il dit : « Ce malaise pas possible, c'est comme quand je me dis que ma vie me donne le tournis... j'ai tout perdu... j'ai peur de tout perdre. »

Pendant des semaines, il évoquera le vertige d'une vie qui a perdu son axe depuis qu'il a perdu sa foi politique, sa foi religieuse et son idéal de vie : « Tout, tout ça qui me faisait vivre, donnait du sens à ma vie. »

Quand le sens de nos vies nous échappe, quand l'idéal auquel nous avons adhéré tombe en cendres, idéal auquel nous nous étions identifiés tout en le plaçant en avant de nous, quand nous ne savons plus ce qui est bien ou mal, bon ou mauvais, tous nos repères disparaissent et nous sommes comme le héros de Tolstoï perdu dans une tempête de neige⁴. Comme Castorp, le jeune homme de la montagne magique⁵, aux prises lui aussi avec la neige et pour qui même le temps n'a plus aucun sens faute de repère. Comme le personnage de Gao Xingjian⁶ dans ses errements à la

recherche de la montagne de l'âme. Mais lui au moins a un but, atteindre la montagne de l'âme. Ses errements sont la conséquence du manque de repère, de tracé. Lui demeurent cependant le désir et le projet, le nom de ce qu'il veut atteindre. Alors qu'un autre livre de Gao Xingjian, postérieur, nous parle du désarroi de l'homme seul⁷ qui a perdu la foi dans ce qu'il vit et la révolution culturelle dont il a perçu les failles et les crimes, ce qui l'engage dans la contre-révolution qu'il fuit également au péril de sa vie mais aussi du sens de sa vie.

Je pense aussi à ces amis dont j'ai parlé ailleurs⁸ dont la foi, l'espoir et le sens de leurs engagements de vie sont brutalement tombés à leurs pieds avec l'entrée des chars russes en Tchécoslovaquie.

À cette jeune femme qui n'adhère plus à la foi religieuse qui la faisait vivre. À cette vieille dame elle aussi prise de vertige quand elle pense : « Toute ma vie je l'ai menée en croyant aux valeurs morales qui pour moi découlaient de ma foi chrétienne. Et puis peu à peu j'ai perdu l'habitude de croire, j'ai pensé que dieu n'est pas le "bon" dieu dans ce monde tellement mauvais... ce n'est pas possible... j'ai perdu l'amour... j'ai vu le mensonge... ma vie n'a plus de sens. Si j'avais du courage je me jetterais dans le gouffre... c'est-à-dire par la fenêtre. Mais ça me fait peur. » Je la vois au bord de ce gouffre. Je vois le vertige qui risque de l'emporter.

J'ai encore l'image de cet homme dont l'idéal était « une famille sans faille, la fidélité réciproque, des enfants unis ». Sa femme vient de le quitter « pour un type de rien » ; lui-même, de désespoir a « couché sans amour n'importe comment... c'est irrespectueux ». Quant aux enfants, ils sont devenus « pingres et jaloux ». Il dit que regarder sa vie c'est arriver sur un champ de bataille « où tout est détruit explosé, mort ». Il est lui-même ce champ de bataille. « Je ne vois pas où je vais, je ne vois pas comment, ni pourquoi, ni avec quoi, me reconstruire... avant j'aimais faire de l'escalade en montagne, j'aimais partir trois jours en mer... quand j'y pense, je n'ose pas... je crois que... si je fais ça je ne reviendrai pas... »

Un livre⁹ paru il y a bientôt vingt ans traite avec beaucoup de violence et d'amertume de la déception de ceux qui se sont engagés dans des mini-communautés se référant au Christ ; voire à l'église catholique, et qui en ont découvert les failles, les manques, les mensonges, les abus de pouvoir, la pratique de l'intrusion dans la vie des membres de la communauté. Il dit le désarroi de ceux qui sont partis : cet idéal qui les avait fait vivre s'est effondré ; bien plus il est devenu objet d'horreur. Ils sont perdus.

Car la question est bien celle du sens de la vie. Pendant de longs siècles la pensée philosophique a pu affirmer que ce sens existe dès l'origine du monde ou des hommes. Les sagesse antiques et les philosophes qui en ont hérité ou s'y sont rattachés, les religions notamment celles qui ont la Bible pour référence ont affirmé un sens. Même si ce sens est dramatique (je pense à la dramaturgie du théâtre grec et de ses mythes de référence), du moins le sens existe. Même si le dieu ou les dieux semblent cruels, muets, le sens est exigeant, implique un cadre, un ordre, une morale ; du moins le sens est là pour orienter les vies et leur offrir une visée, un projet quitte à ce que ce soit soumission au destin.

Avec l'avènement de la pensée critique au XVI^e siècle, son affirmation au temps des Lumières et son déploiement au XX^e siècle, les idéaux sont mis à mal, qu'ils soient philosophiques, politiques ou religieux. Marcel Gauchet titre un livre déjà ancien mais d'une grande justesse *Le désenchantement du monde*¹⁰, un monde qui a perdu sa référence au dieu ou aux dieux : l'homme d'aujourd'hui se retrouve face à lui-même, seul. L'enchantement des siècles d'antan est tombé. Il nous faut nous réinventer sans la caution des dieux. Quand nous n'y parvenons pas, c'est un vertige, un cynisme écœuré comme l'expriment plusieurs héros (ou contre-héros) de romanciers de ce XXI^e siècle débutant, une grisaille désespérante.

L'autre conséquence est, pour fuir le vertige et la grisaille, la passion avec laquelle nous voyons se jeter des jeunes gens, nos contemporains, dans des idéaux qui peuvent les précipiter dans la mort. Mais cette mort n'est pas

pour eux la chute dans le néant. Elle est vécue comme une ascension, et une accession à l'accomplissement total de soi. Un idéal, un sens, une sublimation peut-être du vertige, qui les séduit et les emporte.

D'autres voix et d'autres voies ont néanmoins pu se lever déjà au milieu du ^{xx}e siècle – souvent considérées aujourd'hui comme passées et dépassées – : plus de cinquante ans avec leur lot d'épreuves et de désillusions se sont écoulés...

J.-P. Sartre dans son petit opuscule *L'existentialisme est un humanisme*¹¹, peu cité et qui pourtant complète son travail de mise-à-plat des idéaux idéalisants, réaffirme que non, le sens n'est pas donné. Parce qu'il ne préexiste pas à nos vies, tout paraît absurde et donne la nausée¹². Mais oui le sens peut se créer, l'homme peut en faire surgir un de cet univers absurde et c'est sa grandeur que de s'atteler à cette tâche.

« *L'existentialisme n'est pas tellement un athéisme au sens où il s'épuiserait à démontrer que dieu n'existe pas. Il déclare plutôt : même si dieu existait ça ne changerait rien ; voilà notre point de vue. Non pas que nous croyons que dieu existe mais nous pensons que le problème n'est pas celui de son existence ; il faut que l'homme se retrouve lui-même et se persuade que dieu ne peut le sauver de lui-même, fût-ce une preuve valable de l'existence de dieu. En ce sens l'existentialisme est un optimisme, une doctrine d'action et c'est seulement par mauvaise foi que confondant leur propre désespoir avec le nôtre, les chrétiens peuvent nous appeler désespérés.* »

Camus, lui aussi chantre de l'absurde, ouvre néanmoins sa pensée à la création du sens. Aux héros de *La Chute* ou de *L'Étranger* répond un autre homme, le médecin de *La Peste*¹³.

Jean-Claude Guillebaud que j'ai déjà cité œuvre aujourd'hui à son tour pour faire apparaître au-delà de la grisaille et du doute un sens et une beauté¹⁴. Des penseurs comme Lucien Jerphagnon ou André Comte-Sponville se réfèrent aux grandes sagesse en lesquelles ils trouvent une

réponse encore actuelle et juste pour les hommes d'aujourd'hui, malgré le doute auquel ils sont confrontés. Avec eux, avec certains écrits de Jean d'Ormesson, nous découvrons que lorsque le doute et les sentiments du néant nous assaillent, nous pouvons inventer nos chemins de vie, afin, aujourd'hui, de ne pas tomber dans le gouffre mais de continuer d'avancer.

Avec la joie de courir de l'avant.

Face à la tentation du vertige et du vide, le vouloir-chercher, le vouloir-avancer. Encore faut-il pour cela se défendre doublement : de la fascination du vide, qui peut nous engloutir jusqu'à en mourir ; de l'horreur du vide qui nous conduit à tous les comportements que j'ai évoqués jusqu'ici et à des égarements autres que je vais aborder maintenant.

Chapitre 8

L'horreur du vide

J'ai parlé de la fascination en même temps que de l'horreur du vide. C'est l'expérience que vivent à certains moments de leur analyse des patients qui traversent alors une angoisse extrême, une peur d'être face au vide, face à leur vide interne, une terreur à la fois de s'écrouler et que tout s'écroule autour d'eux. Tel cet homme sur qui la symbolique des trous noirs dans l'espace exerçait une véritable fascination. Il lisait tout ce qui s'y rapportait : « Je ne peux pas m'en empêcher. Mais c'est impensable. Et ça me terrorise. » De quel trou noir intime en lui avait-il si peur en même temps qu'un désir irréprouvable de s'en approcher « quitte à en mourir » ? En séance, il désirait tourner le grand fauteuil pour s'installer face au mur : « Un mur vide et vous, je ne vous vois plus, c'est comme si vous étiez morte... ou comme si j'étais mort... c'est insupportable... on doit être si mal, si seul, dans un tombeau ! » L'angoisse était alors à son comble, telle qu'il dut se retourner tout en maintenant son fauteuil face au mur : « Vous êtes là... bon... mais dans moi c'est tout noir... je suis terrorisé. » L'analyse se poursuivit néanmoins, peu à peu il put associer sur la fascination qu'exerçait sur lui l'image des trous noirs : « Je crois que je suis plein de trous. J'ai un cerveau plein de trous... mais peut-être autour des trous il y a quelque chose. Il le faut bien pour qu'il y ait des trous. Je vais essayer de m'intéresser à ce quelque chose. »

Peu à peu, lentement, avec hésitation, purent s'exprimer les vieux drames d'arrachement et de séparation, le vide alors créé en lui, sa solitude,

et les désirs néanmoins présents aujourd'hui qui s'éveillaient. « Je sens ça... c'est chaud... c'est comme les petites fleurs au printemps qui sortent juste au bord des plaques de neige pas encore fondues. »

Nous n'étions pas encore au bout de son chemin. De temps à autre l'angoisse du vide devait le reprendre, mais ne le mettait plus en danger. Nous avons convenu qu'il valait mieux poursuivre l'analyse en quelque sorte côte à côte. Pas face au mur. Il ne cherchait pas à me regarder. « Je ferme les yeux. Je m'en fiche, de vous voir. Mais je sais que vous êtes là et que je pourrais. » Je confirmais qu'il savait aussi qu'il était là, lui. Il n'était pas le vide. Il n'était pas un trou noir. Il n'était pas au bord du trou noir. Mais il connaissait l'expérience du vide : au bord du vide sans s'y perdre, avec des zones vides en lui... à explorer, à apprivoiser.

C'est un autre patient qui disait son angoisse du vide et qui arriva, un jour, triomphant : « d'ailleurs la nature a horreur du vide – donc je suis normal ! » Il était normal qu'il repousse le sentiment de vide lorsque ce sentiment lui venait ; normal qu'il ne se ménage aucun temps vide de projet, dès lors qu'il ait une vie trépidante ; et que sa chambre, son bureau soient un amoncellement permanent d'objets et de papiers. Comme il avait de l'humour il tentait de justifier ce désordre auprès de sa femme en brandissant Aristote et sa normalité. Mais aussi il les brandissait en séance pour bourrer le temps de la séance de mille anecdotes et éviter son angoisse fondamentale, une angoisse, une peur de s'effondrer ; une angoisse, une peur que son monde s'effondre ; une angoisse, une peur de l'anéantissement de lui-même et de tout ce qui lui était précieux. Toutes pensées dont il s'aperçut un jour qu'il les abordait maintenant, en parlait, les développait, et les comprenait mieux ; dès lors il en avait moins peur. Et moi, je reconnaissais peu à peu avec lui comme avec le patient précédent combien je partageais le point de vue de Winnicott¹ lorsque, étudiant chez ses patients la peur de l'effondrement qui les habitait, il en vint à considérer que l'effondrement qui les terrorisait avait déjà eu lieu. Il avait eu lieu dans des

temps très anciens, archaïques, lorsque le patient ne disposait pas encore de la parole ; qu'il ressentait mais ne conceptualisait pas son ressenti... C'est en revivant au cours de son analyse et dans le transfert cette expérience très ancienne que la formulant, la conceptualisant, l'exprimant à son analyste, l'un comme l'autre parvinrent à aller au-delà. À s'en détacher.

Même prise de conscience, même travail lent et long, chez cet homme tourmenté et actif qui dit : « Je fais des tas de choses. Je me bats. Tout plutôt que de réfléchir sur moi et d'être face à mon vide... et quel vide ! »

Dans le travail analytique c'est à côté de l'analyste, sous son regard, que se vit l'angoisse du vide d'aujourd'hui, dramatisé et découvert dans le transfert², nommé dans la cure, avec un mouvement de régression qui replonge dans un autrefois enfoui.

Lorsque ce travail ne se fait pas, les modes d'expression ou de résolution de l'angoisse se frayent néanmoins des chemins. De certains essais qui s'ignorent comme tels, nous avons déjà parlé autour de la peur de manquer et des comportements qu'elle induit. Mais nous allons en aborder d'autres modalités. Et en premier lieu, chez nos grands prédécesseurs, voyons ce qu'il en a été du débat scientifique et philosophique au temps de Pascal et de Descartes.

Je fais l'hypothèse que c'est probablement l'angoisse du vide et du néant impensable qui conduisit Descartes à rejeter de manière absolue la nouvelle des expériences de Pascal dont il était contemporain : ces expériences qui conduisirent ce dernier à reconnaître la réalité du vide. En somme, son existence. Pascal fréquentait l'Académie Mersenne. Avec le Père Mersenne, Descartes entretenait une correspondance suivie. Mais l'attitude de Descartes à l'égard des expériences et conclusions de Pascal est suffisante et ambiguë : il récuse et ironise.

Didier Anzieu, étudiant « la naissance du concept de vide chez Pascal »³, montre que celui-ci s'est jeté avec passion dans les expériences sur le vide suscitées par le récit des expériences faites par Torricelli en Italie

et que lui avait relatées le P. Mersenne. Il publie très rapidement un fascicule en 1647, *Expériences nouvelles touchant le vide*, et l'année suivante le récit de ses propres expériences confirmant celles de Torricelli : *Récit de la grande expérience de l'équilibre des liqueurs*. Pour lui, l'horreur du vide supposé dans la nature n'était qu'une « horreur imaginaire ». « Pour Pascal, conclue Anzieu, ce n'est pas la nature, c'est la pensée qui a horreur du vide [...] la nature n'a pas plus un désir d'infini qu'une horreur du vide. Comme cette horreur, ce désir appartient en propre à la pensée. »

Selon Anzieu, si Pascal a su faire ce rétablissement c'est parce que tout petit enfant il avait vécu une expérience de mort donc de vide (selon le récit biographique qui fit de lui sa sœur). « Ce que Pascal, enfant, avait projeté au-dedans de lui-même dans une angoisse mortelle, Pascal, jeune homme, le projette au dehors sur la nature ». « En même temps, dit Anzieu, il projette sur la nature ce qui lui a permis de s'arracher à l'angoisse du vide, l'antithèse du vide, son contrepoids : la pesanteur. » Son acceptation de l'idée de vide et la mise en évidence de la pesanteur lui ont donc selon Anzieu été permises par cette expérience archaïque que, de la sorte, il aborde, achève et résout.

Je fais quant à moi l'hypothèse que pour Descartes⁴ l'idée de vide est si intolérable, une telle brisure dans le système qu'il s'est constitué pour échapper à l'angoisse métaphysique du néant, du non être qu'il a traversé et décrit dans sa deuxième méditation qu'il ne peut en aucun cas souscrire aux expériences de Pascal dont il ne veut même rien entendre. Pour qui lit attentivement cette deuxième méditation, Descartes a vécu à l'évidence une angoisse avoisinant la folie – mais qu'un langage maîtrisé lui permet d'exposer avec retenue et distance. Et je me dis que chaque fois que nous fermons les yeux sur l'angoisse du vide qui nous étreint parfois au lieu de l'aborder de front, nous courons le risque de trouver les mauvaises parades, les mauvaises défenses, les mauvaises solutions, à la façon dont Descartes a clôturé une partie de sa pensée plutôt que de faire ressurgir l'angoisse

ancienne surmontée par sa construction philosophique qu'il ne remettra jamais en cause. Ne confondait-il pas vide et néant – le vide, selon Comte-Sponville⁵ n'étant pas « un néant, qui n'est rien, mais une portion d'espace que rien ne remplit, sinon l'espace lui-même, qui n'est pas rien »⁶.

Et je m'interroge : que se passe-t-il en nous chaque fois que nous dressons nos barrières plutôt que d'explorer le problème qui se pose à nous ?

Qu'aurait gagné Descartes en acceptant d'examiner les expériences pascaliennes ?

Que gagnerions-nous à aborder l'impossible à concevoir si nous lui cherchions d'autres visages, si nous en acceptions la représentation imaginaire, si nous jouions avec ce qui ne peut se concevoir et qui nous fait si peur ? Comme en ce jeu où Odile Massé⁷ propose aux participants à son atelier d'écriture une libre-association – une création – autour du « trou » qui a quelque chose à voir avec le vide.

« Un trou, ça fait peur, ça attire, ça gêne, ça dérange, ça excite la curiosité – il y a les trous noirs, les trous de mémoire, les trous où l'on trébuche, ceux par-dessus lesquels on saute, il y a les trous à creuser, les petits et les grands trous, les trous normands, les trous perdus, le trou de balle et le trou-madame, les trous de souris, les trous de serrure, les trous d'air, les trous du gruyère, les dentelles à trou-trou, les trous dans la caisse... sans oublier les petits trous les petits trous les petits trous du poinçonneur des Lilas.

Mais qu'est-ce qu'un trou ?

Un vide, un silence, un hiatus, un gouffre, une grotte ?

Pour qu'il y ait un trou, il faut qu'il y ait du plein autour ! Quel plein ? Quel trou ? [...] et qu'y a-t-il au fond du trou ? Peut-on passer à travers le trou ? Tomber dans le trou ? Tourner autour du trou ? Boucher le trou ? »

Que pourrions-nous résoudre si nous apprenions à jouer avec notre angoisse du vide ? ou encore si nous l'abordions calmement en même

temps que notre crainte de l'effondrement⁸ ou notre non-confiance en l'avenir qui semble se présenter comme un trou noir ?

Chapitre 9

L'impensable du vide et l'acte de création

Je reviens donc sur le drame de l'impensable du vide, l'impensable d'une réalité prégnante. C'est une absence indéfinissable, un sans limite impalpable ; de l'invisible, du non nommable, d'autant plus angoissants que ce n'est jamais « ça » si vous tentez de le définir. Et pourtant c'est bien là.

De plus, comment accorder une existence à cela même qui par définition se dit ne point contenir d'existant et n'avoir aucun caractère le délimitant.

Le propos lui-même semble fou.

J'ai cité Descartes dans le chapitre précédent. J'y reviens. Dans un texte beaucoup moins connu que le classique *Discours de la méthode* ou les célèbres *Méditations métaphysiques*, Descartes imagine un entretien entre trois hommes : Eudoxe, Epistémon et Polyandre. L'entretien a pour titre *La recherche de la Vérité* et on y retrouve exposée, sous la forme vivante d'un échange, la démarche qu'il a développée à travers ses œuvres¹.

Au début de la discussion est évoqué le fameux « doute cartésien » dont Epistémon se méfie. En effet, Descartes a beau avoir présenté pas à pas la naissance et le développement du doute en lui et l'avoir fait de manière retenue et rationnelle, on n'est pas loin de thèmes délirants tant il fait de place à la puissance de l'illusion qui alimente le rêve mais aussi la folie. Comment trouver des indices certains me permettant de « distinguer la veille d'avec le sommeil ? [...] j'en suis tout étonné ; et mon étonnement est tel qu'il peut presque me persuader que je dors », donc que rien n'existe

de tout ce que je crois percevoir. Nous savons que ce raisonnement de mise en doute de toute chose est tel que la deuxième méditation est littéralement haletante. On comprend Epistémon qui hésite : « il est très dangereux de s'y engager trop avant », dit-il. « C'est une eau profonde où il ne me semble pas qu'on puisse trouver pied ». Mais Eudoxe est rassurant : « J'avoue qu'il y aurait du danger pour ceux qui ne connaissent pas le gué de s'y hasarder sans conduite et que plusieurs s'y sont perdus ; mais vous ne devez pas craindre d'y passer après moi. »

Eudoxe exprime l'assurance absolue de Descartes, une assurance gagnée sur le vertige du doute qu'il a connu, traversé et décrit. Cette assurance rien ne la lui fera quitter. Il a construit une œuvre sur le côtoiement du vertige auquel s'apparente l'idée de vide, le vide s'identifiant pour lui au néant. Le néant est pour lui inconcevable. Et ce qui est inconcevable ne saurait être.

Parallèlement aux textes classiques que nous lui connaissons, Descartes s'attache pendant des années à écrire ce qu'il appelle « son » monde. Il lui accorde une très grande importance, un peu comme s'il était lui-même le Créateur.

La sixième partie du livre (car il crée son monde en six parties comme le dieu de la Bible a accompli en six jours la création du monde arraché au néant) est un véritable rêve-éveillé. Et Descartes va jusqu'à dire : « Mon dessein n'est pas d'expliquer [...] les choses qui sont en effet dans le vrai monde mais d'en feindre un à plaisir [...] et qui puisse toutefois être créé tout de même que je l'aurais feint ».

C'est le même acte que celui du romancier, de l'artiste, s'arrachant une œuvre. Avec passion, dans les deux sens du terme. Comment en effet ne pas faire le lien entre le monde rêvé de Descartes déployé en même temps qu'il construit son œuvre de raison ou qui se veut telle et d'autres œuvres, d'autres actes de création ?

Les témoignages d'artistes réunis et présentés par Michel Ledoux dans son beau livre *Corps et création*² vont dans ce sens.

Au début, M. Ledoux rend compte de ce qui l'a conduit à écrire un livre qui pour lui est une « étape sur le chemin d'une longue interrogation »

« Étant psychanalyste et peintre, c'est dans l'entrecroisement de ces deux regards sur l'homme et sur le monde que cette interrogation s'est peu à peu précisée : quelle est la fonction de l'Art, quels sont son origine et son but ? » Il éclairera par les « travaux psychanalytiques qui lui ont paru les plus pertinents » les entretiens qu'il a avec divers artistes.

Ce qui me frappe dans ces extraits d'entretiens du point de vue qui m'occupe aujourd'hui c'est par exemple ce qu'exprime Bazaine (p. 34) : « Ce qu'il y a de beau et d'irremplaçable dans l'art, dans la peinture, c'est que c'est le saut dans le vide. On a le vide devant soi et derrière soi et, là dedans il faut créer la vie, car c'est la vie qu'on essaie de créer, on essaie de vivre à travers, on essaie de prouver qu'on vit ». Lisant et relisant ces lignes, j'entends ce jeune homme talonné par une angoisse du vide, « vide de ma vie mais vide absolument vide. » Il me parla un jour du bien-être qu'il trouvait à faire des sauts en parachute. Sans l'exprimer, je m'inquiétais d'une interprétation concernant les pensées suicidaires qui l'habitaient souvent : se donne-t-il un moyen de risquer la mort sans se donner la mort ? Ou de l'affronter et d'en sortir vivant chaque fois, donc de la nier... à moins qu'un jour... Peu à peu ce qu'il se mit à dire du saut en parachute dégagea pour moi un autre sens, qui rejoint les mots de Bazaine : « Quand on saute, c'est un saut dans le vide : j'ai la tête vide, et il y a un tel silence après, pendant la descente c'est comme si j'étais au centre du vide. Peu à peu je me dis il y a moi dans ce vide. Alors le vide... n'existe pas. C'est un moment de paix absolue. J'ai fabriqué quelque chose, je me suis fabriqué, à ce moment-là... Le vide n'existe pas !... Ce que je vous dis est complètement idiot mais c'est comme ça ».

Complètement idiot ? Voire ! Cela rejoint le propos de Martine Borleau cité par Michel Ledoux : « je crée donc je suis, et ce n'est pas je suis dans l'avenir, c'est je suis sur le moment ».

« Je pense donc je suis », disait Descartes pour faire face au néant, au vide et au chaos. Martine Borleau dit : « Je crée donc je suis ». Et mon patient-au-parachute dit : « Je me suis fabriqué... le vide n'existe pas ». Chez tous, c'est la même nécessité absolue que celle exprimée et mise en évidence par d'autres artistes que ceux que je viens de citer, par des écrivains. En fait, que l'on soit chercheur, créateur d'une pensée scientifique ou philosophe, créateur d'art, de beauté, de vérités partielles ou de fiction, c'est le même combat, la même exigence. Ordonner le chaos. Face au vide faire que quelque chose soit, faire que je sois !

Jean Dubuffet interrogé par Valère Novarina³ qui lui demande s'il a peint le vide répond :

« C'est capitalement le vide qui est le champ d'opération du peintre, vu que c'est où la pensée a le mieux liberté de s'activer et de se projeter. C'est où tout se passe. Un objet défini qui surgit devant le regard est une gêne pour le libre ébat de la pensée, pour son activité sécrétrice. [...] Ses lieux, elle veut les créer entièrement et non s'approprier ceux qu'on veut lui donner tout fait. Peupleur de vide, révélateur de turbulents peuplements du vide, c'est ce que doit être essentiellement le peintre. »

Nous sommes bien loin des défenses que j'ai décrites lorsque j'étais à l'aube de cette réflexion. On pourrait opposer à tout ce que je viens de développer que tout le monde n'est pas Descartes, Einstein, Bazaine, Dubuffet ou Proust. Certes. Mais c'est ici que mon jeune homme au parachute ouvre une porte. N'a-t-il pas inventé un autre mode de création de lui-même par lui-même pour se découvrir plus fort que ce vide qui le terrifie ? À partir de cet acte, n'ira-t-il pas plus loin, ailleurs ? N'avons-nous pas tous à notre portée une voie de création qui nous permet de nous confronter à l'angoisse du vide, du néant et de la mort au lieu de l'étouffer ?

Une voie qui nous permettrait, au cœur de l'affrontement, de trouver une source de vie ? De la créer ?

Chapitre 10

L'autre rive et l'autre versant

Conscience de notre finitude, conscience des limites du monde où nous vivons, conscience du vide, c'est elle qui depuis la nuit des temps est à l'aube de la quête philosophique et de la réponse des religions.

Mais cette conscience est aussi l'expérience de tout homme qui pense.

Cavanna a su figurer cela dans un livre irrévérencieux et plein d'humour,... *et le singe devint con*¹. Comment le devint-il ? En revenant d'un enterrement ! Un enterrement où d'habitude les singes s'amuse entre eux. Mais voici que ce jour-là, le singe de Cavanna égrène une triste méditation : il commence à penser que peut-être un jour lui aussi va mourir puisque « ce sont toujours les meilleurs qui s'en vont »... Lorsqu'enfin au bout du chemin il retrouve sa guenon, elle le découvre tout changé. De Kiki ou Koko qu'il était, voici qu'elle l'interroge : pourquoi n'a-t-il plus de poils, plus de queue... et finalement elle l'apostrophe : « réponds-moi, Adam!!! »

La prise de conscience de sa finitude c'est-à-dire de son manque absolu, voilà ce qui définit l'homme ! Et qui pose la question du sens de sa vie si elle s'inscrit sur fond de vide. Le monde bouleversé où nous vivons, ce monde où le changement rapide de cadre, de références, de situations, de liens, ne nous laisse ni le temps de nous installer ni celui de nous habituer à la perte, fonctionne comme caisse de résonance à l'angoisse fondamentale et première que j'ai décrite.

Caisse de résonance, mais aussi torrent puissant, emportant tout sur son passage. Dévastateur. Rien ne demeure. Rien ne demeure de l'ancien monde. Nous avons perdu nos repères.

Plutôt que de nous accrocher à nos vestiges, ou d'engloutir tout ce que nous pouvons du monde qui fut le nôtre, mieux vaut nous mettre en route. Partir en quête d'un ailleurs qui n'est autre que la figure de notre propre ailleurs. Un ailleurs en nous-mêmes qui se profile sur l'autre rive, l'autre versant.

De cette autre rive nous ne savons rien et pourtant nous nous y dirigeons. De cet autre versant nous ne savons pas non plus ce qu'il nous permettra de vivre. Et pourtant nous cherchons à le rejoindre.

Et c'est là, dans ces lieux qui n'existent pas encore pour nous que se trouve, d'avance, notre point d'ancrage. C'est là que nous adviendrons car c'est vers ce sens naissant et neuf que nous nous dirigeons. Ou encore, c'est lui que nous allons nous donner. Surmontant le manque et le vide. Jacques Pohier décrit cette démarche douloureuse qui fut la sienne pour passer sur « l'autre versant » dont il ne sait rien si ce n'est que pour y accéder il a dû perdre toutes ses certitudes, vivre la nudité et la pauvreté de celui qui n'a plus ses repères ni ses niches protectrices².

Cet autre versant c'est celui auquel accèdent Jean Zay comme Bonhoeffer dans leur prison, privés de tout sauf de ce mouvement de vie, intense, qui les ouvre à eux-mêmes et aux autres. Celui vers lequel se dirige Etty Hillesum lorsque détachée de ses passions, dépouillée, simplifiée, elle grandit en humanité. En 1943, quelques mois avant sa mort, elle écrit : « L'expression la plus parfaite de mon sentiment de la vie : je repose en moi-même. Et ce moi-même, cette couche la plus profonde et la plus riche en moi où je repose, je l'appelle "dieu" ». Quelques heures plus tard elle rend grâce pour ces deux mois « passés derrière les barbelés, les plus intenses et les plus riches de ma vie et qui m'ont apporté la confirmation éclatante des valeurs ultimes et suprêmes de ma vie. »³

On pourrait imaginer écrire et lire ici un chapitre d'éloge du vide. J'y ferais appel à toutes ces philosophies et spiritualités du vide développées depuis les bords de l'Euphrate ou du Gange jusques au bord du Rhin, ou à certaines communautés du « Nouveau Monde ». Je lirais ou relirais des écrits mystiques datant d'avant et après Jésus-Christ, et dans l'après Jésus-Christ les beaux textes de « théologie négative » du IV^e siècle. Et j'en citerais des extraits. Je citerais aussi, plus proches, ces grands mystiques contemporains dont certains se réfèrent à l'hindouisme cependant que d'autres s'inscrivent dans la culture occidentale.

Mais tel n'est pas mon propos. J'ai engagé cette réflexion au plus près de notre expérience quotidienne, de nos rencontres et de nos vies. Je n'ai pas cherché à faire apparaître l'angoisse du vide qui caractérise certaines grandes pathologies. Et si j'ai fait appel aux figures de Pascal ou de Descartes c'est parce qu'ils ont joué pour moi le rôle d'un effet grossissant de ce que je cherche à mettre en évidence dans nos vies.

Partie de l'expérience du trop et du trop-plein, jusqu'à l'écœurement, je l'ai reconnue sous-tendue par l'angoisse du manque fondamental et d'un vide que nous cherchons toujours à combler sans jamais y parvenir. C'est donc ainsi que mon périple s'achève. Car voici que je me retrouve devant ces hommes, ces femmes, qui ayant tout perdu, nus et pauvres, trouvent en eux-mêmes le chemin de la plénitude en acceptant de s'ouvrir à l'inconnu, de passer sur l'autre versant, d'aborder à des rives nouvelles, d'y devenir créateurs d'eux-mêmes et d'une vie qui sourd, jaillit et s'épand en abondance. Ces hommes et ces femmes je les rencontre et je les reconnais aussi dans la banalité de mes jours. Ce sont ceux qui ont surmonté l'effondrement d'un deuil les renvoyant à d'autres deuils, la perte d'une bonne image d'eux-mêmes, la mort d'un idéal, l'esseulement, l'expérience d'un non-amour, l'angoisse du vide en eux et autour d'eux et la peur de manquer. C'est avec un immense respect et une gratitude profonde que je

fais avec eux ce chemin, que je les vois accomplir le passage, que j'entrevois avec eux l'autre rive. Qu'ils en soient remerciés.

Bibliographie

ASSOUN P.-L., *Leçons psychanalytiques sur l'angoisse*, Paris, Anthropos, 2002.

SAINT AUGUSTIN, *Les Confessions*, Classiques Garnier, 1950.

BAUDELAIRE C., *L'Intégrale*, Paris, Seuil, 1968, poèmes 87, 88, 84, 159.

BONNET G., *Le Transfert dans la clinique psychanalytique*, Paris, PUF, 1999, chapitre 2 de la 3^e partie, « Le transfert et l'angoisse », p. 221.

BONNET G., *Voir Être vu*, Paris, PUF, 2005, p. 156 sq.

BONNET G., *Symptôme et conversion*, Paris, PUF, 2004.

BONNET G., *L'irrésistible pouvoir du sexe*, Paris, Payot, 2012.

BONNET G., *La vengeance, l'inconscient à l'œuvre*, Paris, In Press, 2015.

EPCI : Journée d'Études 1991, *avant la naissance, la psychanalyse face au vécu fœtal*.

Journée d'Études 2003, *Faut-il sortir les émotions ?*

FREUD S., *Lettres à W. Fliess*, Paris, PUF, 2006.

FREUD S., 1895, «La névrose d'angoisse », *Œuvres complètes*, III, Paris, PUF, 1989.

FREUD S., 1905, «Trois essais sur la théorie sexuelle », *Œuvres complètes*, VI, Paris, PUF, 2009.

FREUD S., 1909, Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (le petit Hans), in « Cinq psychanalyses », *Œuvres complètes*, IX, Paris, PUF, 1998.

FREUD S., 1916, «Introduction à la psychanalyse », *Œuvres complètes*, XIV, Paris, PUF, 2000.

FREUD S., 1926, Inhibition, symptôme et angoisse, *Œuvres complètes*, XVII, Paris, PUF, 1992.

FREUD S., 1933, Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse, *Œuvres complètes*, XIX, Paris, PUF, 1995.

FREUD S., 1938, Abrégé de psychanalyse, *Œuvres complètes*, XX, Paris, PUF, 1995.

GREEN A., *Le discours vivant*, Paris, PUF, 1973.

HEGEL G. W., *La Phénoménologie de l'esprit*, Paris, Aubier, 1941.

HEIDEGGER M., *qu'est-ce que la métaphysique ?*, Paris, Gallimard, 1951, p. 30 sq.

L'Être et le temps, t. 1, Paris, Gallimard, 1986, p. 229 sq, 305, 320.

HENRY M., *Généalogie de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1985, p. 370 sq.

KIERKEGAARD S., *Le Concept d'angoisse*, Paris, Gallimard, 1990.

KLEIN M., (1929) in *essais de Psychanalyse*, Paris, Payot, 1967.

LACAN J., *Séminaire Livre x*, 1962/63, L'angoisse, Paris, Seuil, 2004.

LAPLANCHE J., *Vocabulaire de la psychanalyse*, aux articles « Angoisse automatique » et « Angoisse devant un danger réel », PUF, coll. « Quadrige ».

Problématiques I, L'angoisse, Paris, PUF, 1980.

CHABERT C., ROLLAND J.-C. (dir.), « L'angoisse », *Libres Cahiers pour la psychanalyse*, n° 21, 2010, Paris, In Press.

PASCAL B., *Pensées*, Livre de Poche, 1993.

QUIGNARD P., *mourir de penser*, Paris, Grasset, 2014.

RANK O., *Le Traumatisme de la naissance*, Paris, Payot, 1990.

ROSENBERG B., *Le moi et son angoisse*, Paris, In Press, 2014.

Revue française de Psychanalyse, Monographies, *angoisse et complexe de castration*, Paris, PUF, 1991.

SARTRE J.-P., *L'Être et le néant*, Paris, Gallimard, « Tel ».

SPITZ R., *de la naissance à la parole*, Paris, PUF, 1968.

Du même auteur

Extrait de :

J'aime pas me séparer

Traverser les séparations dans la vie

Chapitre 1

C'est depuis qu'on a déménagé

Une chose me frappe souvent dans les récits de mes patients évoquant certaines de leurs difficultés – ou dans les reconstitutions que font les parents pour comprendre ou situer le début des ennuis de leur enfant : « Ça a commencé quand on a déménagé. » Comme si le passage d'un lieu de vie à un autre avait été vécu comme un événement si grave qu'il avait eu des répercussions importantes. S'agit-il de la séparation d'avec un mode de vie ? D'avec la parentèle ? D'avec les amis ? D'avec une part de soi-même ?

Quoi qu'il en soit, le déménagement est alors présenté comme l'événement traumatique, la cause ancienne des difficultés dont souffre aujourd'hui l'enfant, et dans tous les cas le repère autour duquel l'histoire se reconstruit. Il en va d'ailleurs bien souvent de même lorsqu'un analysant tente de reconstituer son histoire et l'histoire de ses troubles. « oui... j'ai commencé à me couper des autres quand on a déménagé. »

Et je m'interroge. Ce repère est-il simplement un signe à travers lequel se disent d'autres séparations ? déplacement dans l'espace porteur du sens de tout déplacement, séparation signe et symbole de toutes les autres

séparations. On quitte un lieu où l'on se pose, on vous pose en un autre où l'on tendra à s'enraciner à moins qu'on ne s'efforce de ne pas s'attacher.

« Ils ont voulu changer. Il paraît que c'est mieux parce que maintenant j'ai une grande chambre. Mais moi, je me dis que ma petite chambre c'était bien mieux, et maintenant c'est fini. Celle-là, je la laisse n'importe comment en désordre. C'est parce que mon petit frère aura une chambre à lui, comme ça. Mais moi, j'aimais mieux la petite chambre... » Et la non-existence du petit frère, pourrait-on peut-être ajouter ? Et aussi la vie tout près des parents, puisque l'appartement était si petit ? La vie à trois avec des parents rien qu'à soi... ?

Je revois ma fille aînée. Elle n'avait pas cinq ans quand nous avons déménagé et que sa première petite sœur, attendue, désirée par nous trois, est née. Le tout petit appartement où nous avions vécu si proches appartenait déjà à notre passé : ces deux pièces où il n'y avait aucun confort, aucune commodité, et où notre petite fille dormait derrière un paravent tandis que nous recevions nos amis, encore étudiants pour la plupart, de l'autre côté. Maintenant, elle avait une chambre qu'elle partageait avec le bébé, bientôt suivi d'une autre petite sœur – toutes deux apparemment accueillies avec joie... Mais que signifiait ce plan de l'ancienne petite maison qu'elle traçait et retraçait « pour ne pas oublier » ? Elle avait appris à lire très tôt et vers six ans lisait de vrais livres. Elle avait vu le Journal d'Anne Franck et le dessin que cette adolescente avait fait du grenier-appartement où elle vivait. Et, dit-elle, « c'est ça qui m'avait donné l'idée de dessiner la maison de Ledru » – nom par lequel nous désignons l'ancienne habitation. « Je ne voulais pas oublier. »

Qu'avait-elle vécu de si précieux, qu'elle avait si peur d'oublier ? Le petit coin tranquille derrière le paravent avec son meuble à tiroirs où se sont succédés ses trésors d'enfant, puis, dans une autre maison, ses secrets d'adolescente, et dans une autre encore ce que sa vie d'adulte y a classé ou conservé ? La vie avec des parents tout proches et aimants, rien qu'à elle ?

L'atmosphère de jeunesse et de gaieté qui régnait dans ces pièces où nos amis qui n'avaient pas encore d'enfants trouvaient toujours accueil et créaient avec nous ce que plus tard elle aima recréer chez elle ?

Ce souvenir, l'histoire du plan de Ledru et celle de l'enfant qui me parle aujourd'hui de la grande chambre qu'elle n'aime pas, s'éclairent mutuellement. Et je me dis qu'il est parfois bien difficile pour nos aînés de se séparer du temps où ils n'étaient pas des aînés mais des enfants uniques. Certes, ce sont eux qui ont fait de nous des parents, qui nous ont donné notre identité de parents. C'est par eux que se sont faits nos premiers apprentissages d'une identité nouvelle, avec toutes les erreurs que cela suppose, mais aussi nos émerveillements. Quitter le petit appartement, la petite chambre pour une plus grande, quand l'événement est lié au bouleversement de son statut, n'entraîne pas toujours le plaisir escompté pour l'enfant.

Cependant, le déménagement qu'on nous présente comme la source de tous les maux n'est pas toujours lié à la venue d'un puîné.

Les parents de Yann se plaignent de ce qu' « il n'est jamais content ». Et ils égrènent quelques observations qui toutes concernent les déplacements que leur fils n'apprécie pas. « On part en vacances ? Il n'en finit pas de trier ses affaires, de se plaindre parce que le trajet sera long et qu'il ne retrouvera aucun de ses amis. Après, les vacances se passent à peu près bien. Et puis il doit aller chez ses grands-parents. Même tableau ! Quand il y est, ça va... », etc.

Réfléchissant aux mini-drames de Yann prenant congé des maisons de vacances successives, je compatis. C'est évident, il n'aime pas quitter. Cela l'angoisse. Comme s'il avait peur de ne plus retrouver ce lieu dont il se sépare. À moins qu'il ne craigne de tomber dans le vide en se détachant de la branche sur laquelle il est posé ?

Yann a peut-être été un bébé souvent déplacé... Peut-être sa naissance a-t-elle été particulièrement difficile. Dans une histoire personnelle, il y a

toujours des éléments qui ont joué un rôle déterminant, sans lesquels la vie intime se serait déroulée autrement. Des moments de fragilité où ce qui n'a pas blessé l'un crée chez l'autre une fêlure à laquelle nul ne prête attention, mais qui poursuit inexorablement son chemin et se révèle un jour.

Je me laisse aller à imaginer Yann tournant dans sa chambre qu'il ne peut quitter. Petit garçon perdu dans la maison qu'il ne verra plus pendant quelque temps. Ces quelques semaines d'absence sont pour lui un gouffre, une éternité... Je rêve à mes propres départs... Je revois mon dernier départ de la maison où depuis toujours je reviens, et reviens encore.

Les volets sont fermés. Je fais le tour de la maison maintenant plongée dans une semi-obscurité. Je jette un coup d'œil sur la poupée, cette jeune fille du temps jadis posée depuis toujours sur la cheminée de la chambre ancienne. Tout est en place partout. La maison attend notre prochaine venue. Je tapote un coussin, je déplace un fauteuil. Il faut que je me décide à partir.

Je tourne la clé dans la serrure et le chagrin m'étreint, ce chagrin contre lequel j'ai lutté pendant toute cette promenade inutile de pièce en pièce. Je sais que sitôt sortie du village, sitôt en route, je me tournerai vers ce vers quoi je vais, et que j'aime – vers mon travail et mes amis, vers les constructions de mon âge adulte. Il n'empêche. Cet instant de la séparation d'avec la maison de Grimaud m'est toujours douleur. Car voici que je quitte le lieu où sont nées ma mère et ma sœur, où ont vécu mes grands-parents et les aïeux qui les ont précédés ; le lieu qu'a aimé et adopté mon père ; celui où j'ai été une petite fille, une jeune femme heureuse, une jeune mère joyeuse ; celui où les douleurs sont venues, les deuils, les peines, et malgré tout les joies nouvelles et les rencontres inattendues.

Oui, quand je quitte cette maison je me sépare à nouveau de tous ceux-là que j'ai aimés, de tout cela que semblent refléter les lieux familiers. C'est là l'origine et le fond du chagrin qui m'étreint alors.

La vie de Yann est bien courte en regard de la mienne. Mais l'intensité de chaque instant n'a-t-elle pas même valeur ? Toute expérience, même précoce, n'est-elle pas de même nature que celle qu'une vie plus longue déroulera, égrènera, enrichira et rendra plus complexe ?

D'ailleurs, il faut bien que je me l'avoue : la maison de Grimaud n'est pas la seule que je quitte avec au cœur cette saveur doucement amère – je n'aime pas les séparations. Je n'aime pas les départs. Je n'aime pas quitter, même si je sais que je retrouverai ce que je quitte et ceux qui s'en vont.

Est-ce bien étonnant ? Mon enfance a été ponctuée, marquée par les séparations obligées. Le métier de mon père nous emmenait au loin, et les déménagements qui faisaient la joie de ma mère me plongeait dans le désespoir.

La deuxième maison d'Indochine avait beau être plus belle et plus grande que la première, le jardin plus luxuriant, j'ai pleuré la première... Bien évidemment, je me suis adaptée à la nouvelle maison, jusqu'au jour où nous avons dû la quitter elle aussi pour « retourner vers la mère patrie », comme disaient « les grandes personnes », la France, où nous attendaient la famille et les proches que j'avais oubliés car j'avais à peine eu le temps de les connaître. En ce temps là, je pleurais chaque fois qu'une famille d'officier et ses enfants rentraient en France. Aussi avais-je l'illusion que lorsque nous partirions à notre tour, je me réjouirais comme tout le monde. Hélas ! là encore je pleurais, puisque rentrer en France supposait que l'on quittât à nouveau la maison, le jardin, les enfants qui restaient, et surtout Thi-bâ qui s'occupait si bien de moi, et le chat siamois qui ronronnait si tendrement près de moi.

À la réflexion, je pense maintenant que la séparation qui alors m'a été la plus douloureuse fut celle d'avec mon chat. Vraiment, ne minimisons pas ces affections qu'éprouvent les enfants pour leur animal de compagnie, qu'il s'agisse d'un chat, d'un poisson rouge ou d'un lapin.

Ma sœur, elle, était toute à l'excitation du départ qu'elle voyait comme une perspective de retrouvailles avec sa vie d'enfant choyée par une grand-mère qui l'aimait. En même temps, une adolescence précoce et effervescente la projetait en avant d'elle-même. Pour moi il n'en allait pas de même : le terreau initial était bien mince et mon adolescence à venir à des milliers de lieues, en une terre étrangère que je n'imaginai même pas.

J'ai donc dû me consoler avec les moyens qui étaient les miens. Petite fille raisonnable, je ne me révoltai pas. Mais surtout j'emportais partout mon monde imaginaire. J'avais la chance et la liberté de rêver à ma guise, de recréer les jardins merveilleux et d'emmener avec moi les amies éternelles que mes poupées incarnaient selon mon goût, ces poupées qui m'ont toujours suivie dans mes périples enfantins, garantissant la continuité de ma vie. J'admire en cela la sagesse de mes parents, qui trouvaient toujours une place pour elles dans les bagages de cabine déjà si bourrés.

Grâce à ma rêverie et grâce à ce que je sais du drame de la séparation pour un enfant – du déménagement, même de courte durée –, Yann a trouvé une alliée. Je lui raconte ce que peut-être il se dit au moment où il tourne en rond. Je lui parle de sa crainte de quitter à tout jamais ce qu'il ne quitte en fait que pour quelques semaines. Je lui dis que lorsqu'on s'en va on emporte toujours ce qu'on est libre d'emporter : le souvenir, les images, car cela nous appartient et personne ne nous le retirera... Pendant ce temps, Yann crayonne... Apparaît un petit garçon au bord d'une grande faille, tenant à la main un jouet que je ne distingue pas bien. Je dis : « Il a peut-être envie de sauter de l'autre côté. Mais peut-être que ça lui fait peur. »

Yann approuve. Je dis : « Il se demande comment faire. » Yann dit : « S'il saute, il va tomber au fond. Il pourra jamais remonter. »

Silence. Et il reprend, désignant le jouet aux formes incertaines : « Et son camion, il se cassera avec... »

Je dis : « Alors il tourne, il tourne, il cherche comment il pourrait faire – il n'a pas le courage... »

Yann reste silencieux, longtemps. Puis il prend une autre feuille de papier, dessine une route et un petit camion sur la route. Et le voilà qui raconte l'histoire d'un camion rouge qui aimait faire des voyages. Il semble avoir oublié l'angoisse qui l'étreignait tout à l'heure. Il a momentanément trouvé le moyen de surmonter, ou d'oublier sa peur. De l'annuler. Il est le petit camion voyageur.

Croire que cela suffit à résoudre sa difficulté serait bien naïf. Il faudra longtemps encore pour que peu à peu fonde l'angoisse qui continue de l'étreindre lors des départs. Mais un jour, il s'apercevra qu'il est parti « sans faire d'histoires » chez sa grand-mère, puis en colonie. « J'ai failli pleurer et puis je me suis dit : "T'es con ! Tu sais bien que tu vas revenir."»

Il raconte aussi que les soirs de tristesse au loin, il repense à sa maison, à ses jouets, il se demande s'il va les retrouver. « Et puis je pense à ce que tu m'as dit ! déjà je les retrouve dans ma tête... Et de toute façon, il va pas y avoir un tremblement de terre... »

La mention du tremblement de terre improbable dit que, malgré tout, demeure le souci de cette éventualité, celle de l'effondrement de son univers. Mais Yann parvient à le dépasser grâce à la permanence de l'image inaltérable. Et je me demande de quel effondrement passé, oublié, il a eu un jour l'expérience pour que cette crainte demeure encore tapie en lui. Comme l'évoque D.W. Winnicott, s'agirait-il de ce qu'a pu, un jour, représenter pour le bébé d'alors l'absence prolongée de sa mère – une absence qui a pu durer deux heures seulement, mais qui, dans un temps de grande fragilité, lui a fait vivre un sentiment de rupture et d'abandon intolérable¹ ? Peut-il s'agir de l'expérience réelle d'une coupure après laquelle plus rien n'a jamais été comme avant ?

La petite Lola qui souffre de la même difficulté à s'éloigner de la maison – au point de ne pouvoir accepter d'aller coucher un soir chez une amie – a vécu cela : « Ils m'ont envoyée chez Mamie pendant qu'on changeait de maison. Quand je suis revenue, y avait plus rien de pareil. Ils

avaient tout jeté. » La mère de Lola affirme qu'on lui avait pourtant conservé la plupart de ses jouets. « oui mais pas tout ! » hurle Lola. Sa mère a beau lui dire qu'on ne quittera plus la nouvelle maison, Lola hoche la tête : « on sait jamais. » Je ris : « En une nuit, tu crois ? »

Lola est convaincue. Ils sont bien capables de faire ça. D'abord on ne l'avait même pas prévenue. Sa mère proteste : « on t'avait tout bien expliqué quand on t'a emmenée chez Mamie. » Lola n'en démord pas : « oui mais vous avez rien dit. »

Et c'est vrai. Car ce que nul ne pouvait lui dire, même au cours des explications les meilleures, c'était l'écroulement du monde de sa petite enfance, puisque les repères de cette enfance étaient placés dans les lieux qu'elle habitait, plus encore que dans les personnes. Ce sentiment de trahison, il lui faudra longtemps pour qu'il tombe en poussière. Il lui faudra, justement, le temps de découvrir qu'il y a un espace immense à franchir, du projet clairement exposé à l'évidence de la réalité nouvelle. Et que cet espace-là, elle est la seule à pouvoir en découvrir le sens, à détenir les clés que ses parents eux-mêmes n'ont pas.

« Quelle merveille, Lola, de savoir un jour ce que même les grandes personnes ne savent pas ! Tu as ton petit jardin secret où il se passe des choses que les autres ne peuvent pas toujours comprendre. Quelquefois c'est bien gênant, mais d'autres fois c'est bien de s'apercevoir que la clé, c'est toi qui l'as. »

La rancune de Lola est tombée. La confiance est revenue. Lola n'a plus peur de l'effondrement de sa maison ni de la supposée toute-puissance de ses parents. La crise est passée.

Chez le même éditeur

Dans la collection « Concept-Psy »

L'Acquisition du langage par l'enfant, Josie Bernicot et Alain Bert-Erboul

Comprendre un texte. L'évaluation des processus cognitifs, Nathalie Blanc et Denis Brouillet

Le Concept d'enveloppe psychique, 2e édition, Didier Houzel

La Conversion : de la psyché au soma, Jacquy Chemouni

Émotion et cognition, quand l'émotion parle à la cognition, sous la direction de Nathalie Blanc

Enfants hyperactifs, Enfants instables. Se repérer, comprendre, prévenir, Philippe Claudon

L'Entretien en psychologie clinique, Nadine Proïa-Lelouey

La Fonction paternelle, Jean-Claude Stoloff

Introduction à la psychologie cognitive, 2e édition, Serge Nicolas, Valérie Gyselinck, Dorine Vergilino-Perez, Karine Doré-Mazars

Les Maladies de la mémoire, Serge Nicolas, Bérengère Guillery-Girard, Francis Eustache

La Mélancolie et ses destins. Mélancolie et dépression, Anne Juranville

Les Méthodes et la pratique en psychopathologie et en psychologie clinique, Lydia Fernandez et Agnès Bonnet

Petit guide du jeune psy, Susann Heenen-Wolff et Isabelle Lafarge

Psychopathologie des addictions : 12 cas cliniques, sous la direction de Lydia Fernandez

Psychosomatique de l'enfant et de l'adulte, Jacquy Chemouni

Publicité et psychologie, sous la direction de Nathalie Blanc et Julien Vidal

La Résilience. Se (re)construire après le traumatisme, Joëlle Lighezzolo et Claude de Tychey

Schizophrénie : l'annonce du diagnostic, Arnaud Cherrier et Jérôme Palazzolo

Techniques projectives : 12 cas cliniques, sous la direction de Jacqueline Finkelstein-Rossi et Lydia Fernandez

Le Test de l'arbre. Un dessin pour comprendre et interpréter, 2e édition, Lydia Fernandez

Test des contes et clinique infantile. Comprendre et analyser la personnalité de l'enfant normal et dysharmonique, Claude de Tychey

Les Thérapies comportementales et cognitives : manuel pratique, sous la direction de Jérôme Palazzolo

La Vie psychique. Origine, fonctionnement et évolution, Michèle Monjauze

Dans la collection « Ouvertures Psy »

Adolescence et idéal démocratique, Joëlle Bordet, Philippe Gutton, avec la participation de Serge Tisseron

Violences dans les liens familiaux, sous la direction de Florian Houssier

L'Individu au risque de l'environnement, sous la direction de Dorothee Marchand, Sandrine Depeau et Karine Weiss

La Honte à l'adolescence, sous la direction de Patrick Ange Raoult et Laurent Labrune

Dans la collection « Explorations psychanalytiques »

L'Adolescence et la Mort. Approche psychanalytique, sous la direction d'Yves Morhain

Amour, haine et tyrannie dans la famille, sous la direction de Gérard Decherf, Anne-Marie Blanchard et Élisabeth Darchis

Les Contes et la Psychanalyse, 2e édition, sous la direction de Bianca Lechevalier, Gérard Poulouin, Hélène Sybertz

Corps en famille, sous la direction de Patrice Cuynet et André Mariage

Crises familiales : violence et reconstruction. Du rôle de la crise dans la structuration de la famille, sous la direction de Gérard Decherf, avec Élisabeth Darchis

Le Destin en psychanalyse, sous la direction de Riadh Ben Rejeb

Facteurs de maladie, facteurs de guérison, Antonino Ferro, préface de Florence Guignard

La Fête de famille, sous la direction d'Alberto Eiguer, Christine Leprince et Florence Baruch

La Figurabilité psychique, sous la direction de César Botella et Sara Botella

Jouer. Le Jeu dans le développement, la pathologie et la thérapeutique, sous la direction de Fabien Joly

Linguistique et Psychanalyse, sous la direction de Michel Arrivé et Claudine Normand

Le Meurtre du fils. Violence et générations, Jacques Bril

Le Paradoxe de Winnicott, Anne Clancier et Jeannine Kalmanovitch, préface de René Roussillon

La Partialité comme atout dans les sciences humaines, sous la direction de Georges Gaillard, Patricia Mercader et Jean-Marc Talpin

La Perversion dans l'art et la littérature, sous la direction d'Alberto Eiguer

Pour une nouvelle clinique de l'alcoolisme. La Part alcoolique du soi, Michèle Monjauze

La Problématique alcoolique, 2e édition, Michèle Monjauze, préface de Joyce McDougall

Psychanalyse multifamiliale. Les Autres en nous et la découverte du vrai soi-même, Jorge E. Garcia Badaracco, prologue d'Otto F. Kernberg, préface de Gilbert Diatkine

Psychopathologie transculturelle de l'enfant et de l'adolescent. Cliniques maghrébines, Riadh Ben Rejeb, préface de Daniel Widlöcher

D'un siècle à l'autre, la violence en héritage. Perspectives psychanalytiques et anthropologiques, Collège international de Psychanalyse et d'Anthropologie

Souffrances dans la famille. Thérapie familiale psychanalytique d'aujourd'hui, 2e édition, Gérard Decherf avec Laurence Knera et Élisabeth Darchis, préface de Serge Tisseron

Un théâtre intime : l'analyse, Jacques Bril, préface d'Anne Clancier

Temps et psychothérapie, sous la direction de Luc Michel et Jean-Nicolas Despland

Traitement psychanalytique mère-enfant. Une approche au long cours des psychoses de l'enfant, Bianca Lechevalier, préface de Bernard Golse

Transmission familiale et interculturelle : ruptures, aménagements, créations, sous la direction de Zohra Guerraoui et Odile Reveyrand Coulon

Le Traumatisme dans tous ses éclats. Clinique du traumatisme, sous la direction de Laurent Tigrane Tovmassian et Hervé Bentata

Trotsky et la psychanalyse, Jacquy Chemouni

Violence à l'adolescence. France-Brésil : regards croisés, sous la direction de François Marty et Marta Rezende Cardoso

Violences sexuelles. Le Soin sous contrôle judiciaire, sous la direction d'André Ciavaldini

Le Visage et la Voix, sous la direction d'Annie Gutmann et Pierre Sullivan

Dans la collection « Psycho »

Les Addictions du sujet âgé, sous la direction de Lydia Fernandez
Clinique de l'intentionnalité, sous la direction de Jacquy Chemouni
Le Concept de représentation en psychologie, sous la direction de Nathalie Blanc

La Démarche expérimentale en psychologie, 2e édition, Pascal Sockeel et Françoise Anceaux

Dessine-moi un bonhomme. Dessins d'enfants et développement cognitif, 3e édition, René Baldy

L'Entretien en clinique, sous la direction de Catherine Cyssau

L'Épreuve des trois arbres. Bilan de situation, accompagnement et développement de la personne, Benoît Fromage

Fais-moi un beau dessin. Regarder le dessin de l'enfant, comprendre son évolution, René Baldy

Histoire de la psychologie française, Serge Nicolas

Histoire de la psychologie générale. Du behaviorisme au cognitivisme, 2e édition actualisée, Claudette Mariné et Christian Escribe

La Psychologie projective en pratique professionnelle, sous la direction de Valérie Boucherat-Hue

Mémoire et compréhension : lire pour comprendre, Nathalie Blanc et Denis Brouillet

Les Métiers en psychologie sociale et du travail. Évaluer les individus et intervenir en entreprise, Valérie Cohen-Scali

Le Psychologue à l'hôpital, sous la direction de François Marty

Psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, Collège national des universitaires de psychiatrie

Psychologie cognitive, Bernard Cadet

Psychologie criminologique, sous la direction de Bernard Gaillard

Psychologie et développement durable, sous la direction de Karine Weiss et Fabien Girandola

Psychologie sociale, sous la direction de Nicolas Roussiau

Psychologie sociale : repères historiques et principaux concepts, sous la direction de Mohamed Dorai

Psychologie sociale appliquée. Économie, médias, nouvelles technologies, sous la direction de Christine Bonardi, Patrice Georget, Christine Roland-Lévy, Nicolas Roussiau

Psychologie sociale appliquée. Éducation, justice, politique, sous la direction d'Alexis Le Blanc, Mohamed Dorai, Nicolas Roussiau, Christine Bonardi

Psychomotricité : entre théorie et pratique, 3e édition, sous la direction de Catherine Potel

Psychologie sociale appliquée. Environnement, santé, qualité de vie, sous la direction de Christine Bonardi et Fabienne Girandola

Psychomotricité, psychoses et autismes infantiles, 2e édition, Jérôme Boutinaud

Psychopathologie de l'adolescent, Pierre Sullivan

Psychopathologie de l'adolescent : 10 cas cliniques, sous la direction de François Marty

Psychopathologie de l'adulte : 10 cas cliniques, sous la direction de François Marty

Psychopathologie de l'enfant : 10 cas cliniques, sous la direction de François Marty

Psychopathologie de l'enfant, 3e édition, Annie Birraux

La Psychosomatique, Gian Carlo Trombini et Franco Baldoni

Statistique en psychologie, 2e édition, Nathalie Rude et Olivier Retel

Dans la collection « Adolescence et psychanalyse »

L'Adolescent difficile et ses parents, Kati Varga, préface de Rémy Puyuelo

Corps malade et adolescence, Irina Adomnicai, préface de Catherine Chabert

La Dépression à l'adolescence, Dominique J. Arnoux, préface de Roger Misès

Entrer dans l'adolescence, le temps de la latence, François Kamel, préface de Paul Denis

La Famille de l'adolescent, le retour des ancêtres, Alberto Eiguer

La Passion adolescente, Elsa Schmid-Kitsikis, préface de Jean Cournut

Maladie d'adolescence, travail clinique avec les adolescents et leurs parents, Michel Vincent, préface de Rémy Puyuelo

Violence et Adolescence, Philippe Gutton

Dans la collection « Familles et thérapie »

La Violence dans la famille et dans le couple, sous la direction d'Anna Maria Nicolò et Alberto Eiguer

Dans la collection « L'enfant, la psychiatrie et le psychanalyste » – Centre Alfred Binet

Agirs, provocations et dépression chez l'enfant, sous la direction de Martine Caron-Lefèvre, Marie-Laure Léandri, Carole Pluot

Cas difficiles : quels traitements inventer ? sous la direction de Maya Garboua, Hélène Marty-Lavauzelle et Bernard Touati

Psychanalystes en pédopsychiatrie. Vitalité, diversité, difficultés face aux nouvelles contraintes, sous la direction de Yannick François et Bernard Touati

Psychodrame : la magie du jeu, sous la direction de Maya Garboua et Marie-Laure Léandri

Quand la clinique nous impose le dialogue, sous la direction de François Villa et Laurent Danon-Boileau

Temporalité et psychiatrie de l'enfant, éloge de la durée.

Traitement psychanalytique du bébé avec ses parents, sous la direction de Martine Caron-Lefèvre, avec Jacques Angelergues, Marie-Françoise

Bresson, Françoise Moggio

Transmission en psychanalyse de l'enfant. Équipes, institutions, supervision, sous la direction de Laurent Danon-Boileau et Maya Garboua

Dans la collection « L'enfant et le travail du psychanalyste »

La Position dépressive au service de la vie, James Gammill, 2e édition actualisée, préface de Didier Houzel et Bianca Lechevalier

Le Psychanalyste et l'enfant. De la consultation à la cure psychanalytique, Michel Ody

Dans la collection de la SEPEA (Société européenne pour la psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent)

Actualité de la pensée de Bion, sous la direction de Florence Guignard et Thierry Bokanowski, préface de Daniel Widlöcher

Curiosité et rêverie chez l'enfant, sous la direction d'Annette Fréjaville et François Sacco

Des images pour la pensée, sous la direction d'Annie Anzieu et Sesto Marcello Passone

Être père aujourd'hui. Un modèle à réinventer, sous la direction de Simone Korff Sausse, François Sacco

Le Nourrisson savant, une figure de l'infantile, sous la direction de Dominique J. Arnoux et Thierry Bokanowski

Le Processus analytique chez l'enfant et l'adolescent, sous la direction d'Albert Louppe, Rémy Puyuelo et Éric Valentin

Psychanalyse de l'enfant et croissance psychique, sous la direction de François Sacco et Elsa Schmid-Kitsikis

La Relation mère-fille, entre partage et clivage, 2^e édition, sous la direction de Thierry Bokanowski et Florence Guignard

Traumatisme et contre-transfert, sous la direction d'Annie Anzieu et Christian Gérard

Hors collection

« *C'est mon jour de chance !* » *Addiction au jeu et fausses croyances*, Emmanuel Deun

L'Ado et son psy. Nouvelles approches thérapeutiques en psychanalyse, Raymond Cahn, Philippe Gutton, Philippe Robert et Serge Tisseron

Cogitations, Wilfred R. Bion

Les Conduites à risque, sous la direction de François Duparc et Christian Vasseur

Confiance et Langage, sous la direction d'Éliane Allouch, Jean-François Chiantarretto, Simon Harel et Jean-Pierre Pinel

Crises et violences politiques, Alexandre Dorna et José Manuel Sabucedo

Émile Benveniste, l'invention du discours, Gérard Dessons

En direct d'Israël. Chroniques intimes d'un pays. Une journaliste raconte, Katy Bisraor Ayache

Éros et Antéros. Réflexions psychanalytiques sur la sexualité, Denis Braunschweig et Michel Fain

Existe-t-il une éducation suffisamment bonne ? Convergences interdisciplinaires, sous la direction de Bernard Pechberty, Florian Houssier et Philippe Chaussecourte

Freud et l'humour juif, Michel Steiner

Freud et la métaphore ferroviaire, Jean-Jacques Barreau

Henri Meschonnic, la pensée et le poème, sous la direction de Gérard Dessons, Serge Martin et Pascal Michon

Histoires de fumeurs de joints, Pascal Hachet

Joseph Conrad : le premier commandement, André Green

Les Nouvelles Maternités, au creux du divan, sous la direction de François Duparc et Martine Pichon

Le Sentiment d'humiliation, sous la direction d'Yves Déloye et Claudine Haroche

Peut-on encore communiquer avec ses ados ?, Pascal Hachet

Pour une psychologie politique française, Alexandre Dorna

Pourquoi le cauchemar, Élisabeth Pradoura

Quand les esprits viennent aux médecins. 7 récits pour soigner, Serge Bouznah et Catherine Lewertowski

Les Toxicomanes sur le divan. Nouvelles pratiques, nouveaux défis, Amal Hachet et Pascal Hachet

Le Truc. Petit traité de psychanalyse à l'usage de ceux qui en savent trop, Dominique Poïvet

La Violence de l'image, sous la direction de Florian Houssier

Violences sexuelles chez les mineurs. Moins pénaliser, mieux prévenir, sous la direction d'André Ciavaldini

Séminaires italiens, Wilfred R. Bion

-
1. A. Ernaux, *regarde les lumières mon amour*, Paris, Le Seuil (« raconter la vie »), 2014, p. 71.

-
1. F. Le Boyer, *Pour une naissance sans violence*, Paris, Le Seuil, 1975.
 2. O. Rank, *Le traumatisme de la naissance. Influence de la vie prénatale sur l'évolution de la vie psychique, individuelle et collective*, Paris, Payot, 2002.
 3. Le rêve-éveillé en séance : voir N. Fabre, *au miroir des rêves* ; Desclée de Brouwer, 2001 ; *aux origines du rêve*, L'esprit du Temps, 2007 ; J. Launay, J. Levine, G. Maurey, *Le rêve-éveillé dirigé et l'inconscient*, Dessart et Mardaga, 1995, parties I et II.
 4. B. Cyrulnik, *Sauve-toi la vie t'appelle*, Paris, Odile Jacob, 2012, p. 291.
 5. J. Bowlby, *attachement et perte*, Paris, PUF, 1978.
 6. B. Bettelheim, *La Forteresse vide*, Paris, Gallimard, 1970, p. 585 et M. Rothenberg, *des enfants au regard de pierre*, Paris, Le Seuil, 1979.

-
1. Voir J.-C. Guillebaud, notamment *Je n'ai plus peur*, Paris, L'iconoclaste, 2014.
 2. C'est Tony Anattella qui a introduit ce mot (contraction d'adulte et d'adolescent) aujourd'hui banalisé.
 3. D.W. Winnicott, *La capacité d'être seul*, Paris, Payot, 2012 et *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975.
 4. J.B. Pontalis, « C'était mieux avant », *in avant*, Paris, Gallimard, 2012.
 5. J.-C. Guillebaud, *Je n'ai plus peur*, Paris, Points, 2015, ch. 9.
 6. L'objet qui permet à l'enfant de faire transition entre la mère et le monde (Winnicott).
 7. On pourrait penser à l'inverse à ce joli titre à « papa maman laissez-moi le temps de rêver » (E. Burzin, Albin Michel, 1995). Voir aussi A. Ernaux citée plus haut.

-
1. P. Achard, *La queue, 1942-1943 : ce qui s'y disait, ce qu'on y pensait*, Paris, Mille et une nuits, 2011.
 2. F. Bedos, *La Petite Fille sur la balançoire*, Paris, Les Arènes, 2013.
 3. H. Janeczek, *Traverser les ténèbres*, Paris, Acte Sud, 2014.

-
1. B. Cyrulnik, *Sauve-toi la vie t'appelle*, Paris, Odile Jacob, 2012.
 2. A. Fournier, *Le Grand Meaulnes*.
 3. V. Woolf, *Les Vagues*, Gallimard, 2012 (« Bibliothèque de la Pléiade »).

-
1. M. Bellet, *La Longue Veille*, Paris, Desclée de Brouwer, 2002.
 2. J.-C. Guillebaud, *Le Goût de l'avenir*, Paris, Seuil, 2005, p. 359.
 3. J.-C. Guillebaud, *Je n'ai plus peur*, Paris, L'iconoclaste, 2014.

-
1. G. Bachelard, *L'air et les Songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, José Corti, 1943.
 2. Évidemment, ce n'est qu'un aspect du rêve-éveillé de Desoille.
 3. G. Bachelard, *op. cit.*, ch. III.
 4. L. Tolstoï, *La Tempête de neige et autres récits*, Paris, Gallimard (« Folio »), 2008.
 5. T. Mann, *La montagne magique*, Paris, Fayard, 1985.
 6. G. Xingjian (1990), *La montagne de l'âme*, trad. française aux éd. de l'Aube, 1995.
 7. G. Xingjian, *Le Livre d'un homme seul*, trad. française aux éd. de l'Aube, 2001.
 8. N. Fabre, *Voyage en désespérance*, Paris, Cerf, 2011.
 9. T. Baffoy, A. Delestre, J.-P. Sauzet, *Les naufragés de l'esprit*, Paris, Le Seuil, 1996.
 10. M. Gauchet, *Le désenchantement du monde. une histoire politique de la religion*, Paris, Gallimard (« Bibliothèque des Sciences humaines »), 1985.
 11. J.-P. Sartre (1946), *L'existentialisme est un humanisme*, Gallimard (« Folio »), 2^e édition, 1996.
 12. J.-P. Sartre, *La nausée*, 1938.
 13. A. Camus, *La Chute* (1956), *L'Étranger* (1942), *La Peste* (1947).
 14. J.-C. Guillebaud, *Le Goût de l'avenir*, Paris, Le Seuil (« Points Essais »), 2011 et *Je n'ai plus peur*, Paris, L'Iconoclaste, 2014.

-
1. d.W. Winnicott, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, trad. française Paris, Gallimard (« Connaissance de l'inconscient »), 1975.
 2. on appelle « transfert » le fait que le patient, au cours de son analyse, déplace sur son analyste des vécus anciens (et parfois actuels). La plongée dans cet éprouvé, sa progressive analyse, permet de rejoindre et généralement de résoudre ce qui du passé encombre et tourmente son aujourd'hui.
 3. d. Anzieu, « Naissance du concept de vide chez Pascal », *nrP*, n°11, 1975, pp. 195-203.
 4. N. Fabre, *L'Inconscient en Descartes*, Paris, Bayard, 2003.
 5. A. Comte-Sponville, *dictionnaire philosophique*, PUF.
 6. Entretien N. Fabre-P. Lagadec sur le site Internet de P. Lagadec.
 7. O. Massé, *manger la terre*, Paris, Mercure de France (« La Bleue »), 2004 ; *La Compagnie des bêtes*, Belgique, La Pierre d'Alun, 2010 ; *Sortir du Trou*, L'Atelier Contemporain, 2016.
 8. Cf. Winnicott, *op. cit.*

-
1. R. Descartes, *Discours de la méthode* (1637), *Méditations métaphysiques* (1641), *Les Principes de la philosophie* (1644).
 2. M. Ledoux, *Corps et création*, Paris, Les Belles Lettres (« Confluents Psychanalytiques »), 1992.
 3. J. Dubuffet, V. Novarina, *Personne n'est à l'intérieur de rien*, L'Atelier contemporain, 2014 (cité par Michel Ledoux).

-
1. F. Cavanna, ... *et le singe devint con*, Pierre Belfond (« Le livre de poche »), 2011.
 2. J. Pohier, *dieu fractures*, Paris, Le Seuil, 1985.
 3. E. Hillesum, *Les Écrits d'Etty Hillesum. Journaux et lettres*, édition intégrale, Paris, Le Seuil, 2008.

-
1. D.W. Winnicott, *Jeu et réalité*, traduit de l'anglais par C. Monod et J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, 1975.